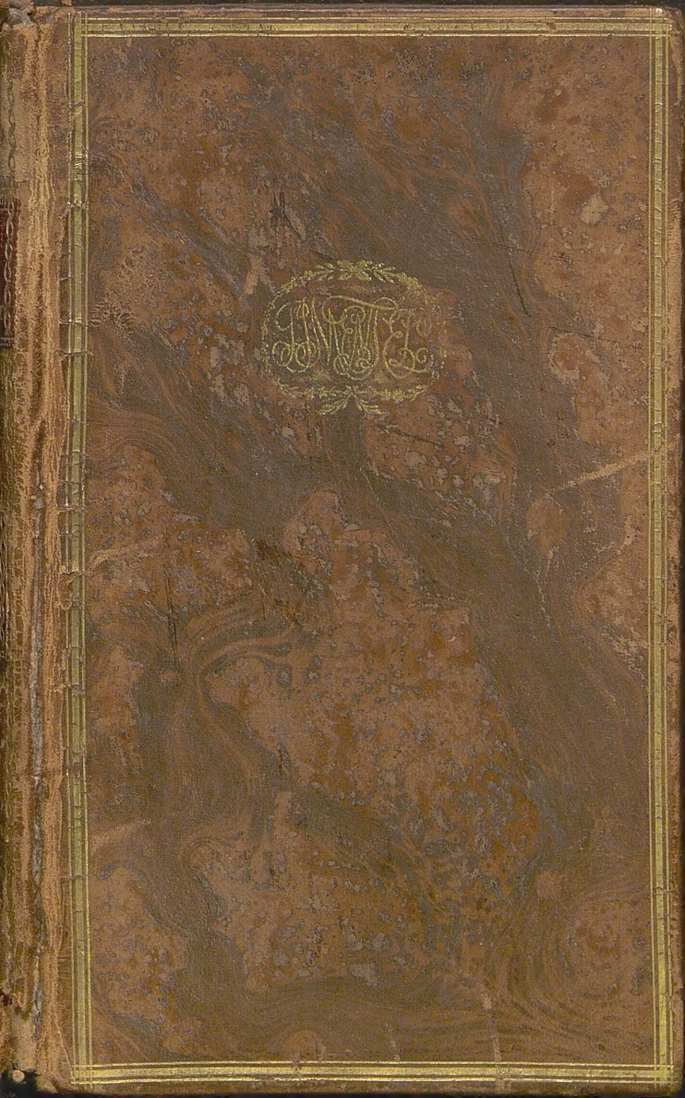
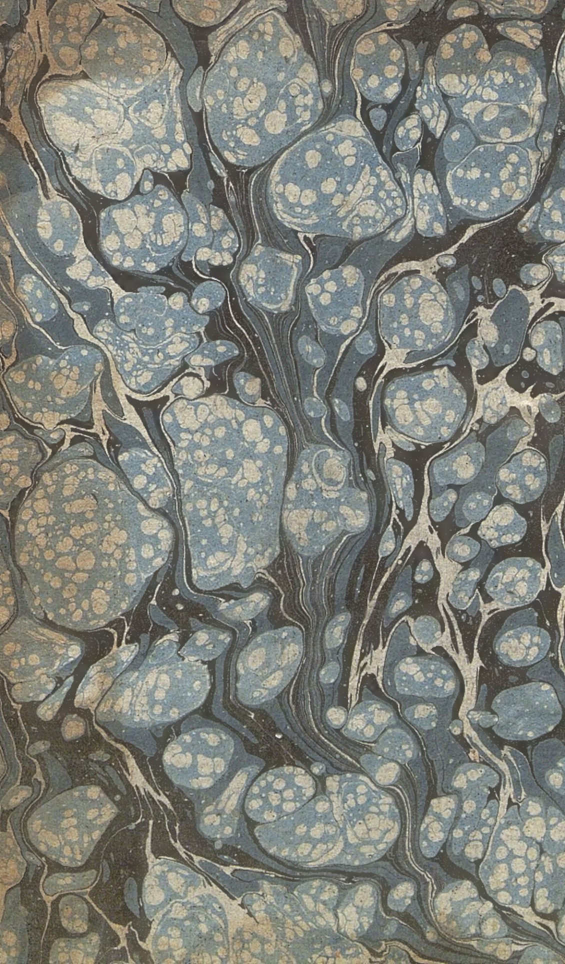
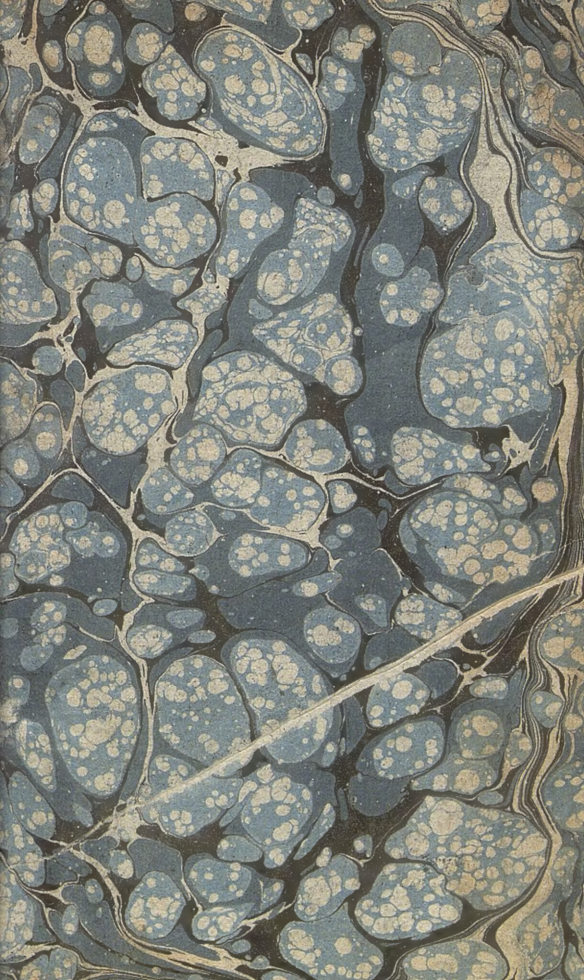
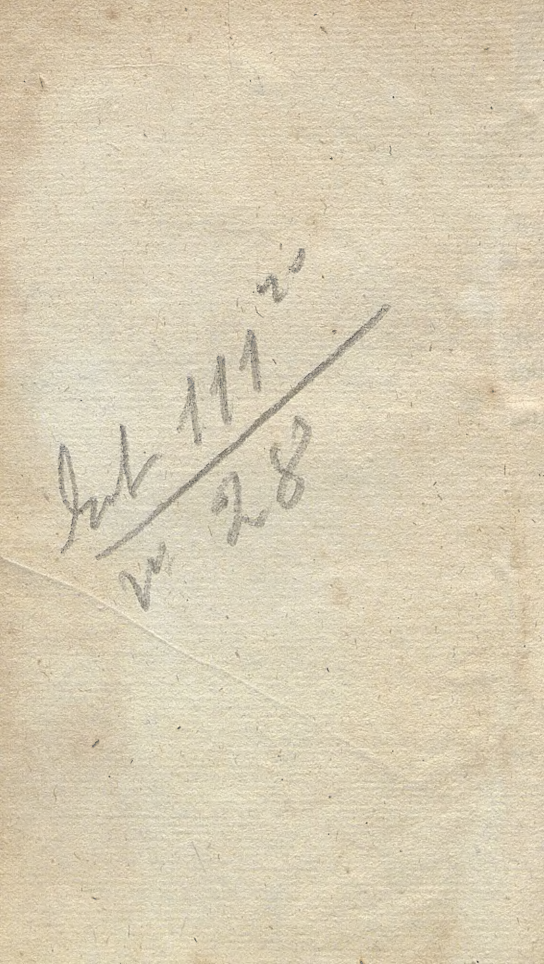








ŒUVRES COMPLÈTES

DE

BERQUIN.

TOME VINGT-HUITIÈME.



l'Innocence reconnue.

Marillier del. Delignon sculp.

IDYLLES
ET
ROMANCES
À L'USAGE DES ENFANS;
PAR BERQUIN.

[illegible]

[illegible]

À PARIS,

Chez André, Imprimeur-Libraire, rue
de la Harpe, [illegible]

AN [illegible]

IDYLLES

ET

ROMANCES,

A L'USAGE DES ENFANS,

PAR BERQUIN;

MIS EN ORDRE

PAR J. J. REGNAULT-WARIN.

A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, n°. 477.

AN DIX. — (1802).

PRÉFACE.

Le fond peu intéressant de la plupart des anciennes poésies bucoliques, le ton précieux et les fadeurs, mêlés dans nos églogues modernes à un petit nombre de traits fins et délicats, avoient prévenu, depuis long-temps, notre goût dédaigneux contre les Muses pastorales. L'Aminte du Tasse et les Amours de Daphnis et de Chloé étoient presque les seuls ouvrages qu'il eût exceptés de ses proscriptions, lorsque la traduction des poëmes de M. Gessner vint ramener heureusement nos regards sur la scène champêtre. Egal en simplicité au Berger de Sicile, dont il a su, imitateur judicieux, éviter la rusticité, un peu moins poëte que le chantre de Mantoue, mais ayant d'ailleurs toutes ses graces; sensible et affectueux comme Racan et d'Urfé, sans que ses expressions tendres

deviennent jamais langoureuses; doué tout-à-la-fois de la molle douceur de Segrais, et d'une touche plus originale; presque aussi fin dans son air de négligence, que M. de Fontenelle dans ses traits les plus étudiés; plus naturel et non moins ingénieux que Lamotte dans le choix de ses sujets; à la naïveté piquante de Longus, et à la délicieuse aménité du Tasse, M. Gessner avoit su allier plus de variété, de chaleur et de philosophie. L'amour, la jalousie, l'orgueil de la prééminence dans la flûte ou le chant, ne furent plus les seules passions qui nous intéressèrent dans les personnages de l'idylle. La tendresse paternelle et la piété filiale, l'amour de la vertu et l'horreur du vice, le respect pour les dieux, et la bienfaisance envers les hommes, ces sentimens si précieux à l'humanité et à la poésie, se trouvèrent développés, dans ses idylles, d'une manière toujours vraie et profonde, et toujours liés à une action vive et intéressante.

Il n'est pas étonnant qu'un genre si gracieux et devenu si neuf pût faire une révolution dans les idées d'un peuple, chez qui, malgré toutes les variations de la mode, le bon goût a toujours conservé son empire. Aussi les poésies pastorales de M. Gessner obtinrent-elles parmi nous le succès le plus flatteur. Tous nos journaux furent inondés de traductions de ses idylles, foibles la plupart, mais dont le nombre du moins et la concurrence prouvoient à quel excès l'original avoit su nous plaire.

M. Léonard fut le premier qu'on distingua dans la foule de ses imitateurs. La ressemblance de son ame douce, honnête et sensible, avec l'ame de M. Gessner, lui fit prendre, sans effort, le ton de son modèle. Il est peu de beautés chez le poëte allemand, qu'il n'ait fait passer avec succès dans ses idylles françaises; et je craindrai peu d'être désavoué par les gens de lettres, en avançant que son idylle du *Ruban* est, après l'idylle de l'*Enfant bien corrigé*, la meil-

leure que l'on connoisse peut-être dans aucune langue. M. Blin de Sainmore, qui le suivit dans la même carrière, plus exercé dans l'art enchanteur de la versification, mit encore plus d'harmonie, d'élégance et de poésie dans les trois essais auxquels il s'est borné, et qui font regretter qu'il n'ait pas suivi une entreprise si heureusement commencée.

Les moissons de ces deux poëtes n'ont pas épuisé les vastes champs de M. Gessner. J'y ai trouvé après eux une abondante récolte à m'approprier; et si le public continue de me pardonner ces larcins innocens, je crois y avoir laissé d'assez riches épis pour glaner encore après moi-même, jusqu'à ce que le temps et la culture aient pu mûrir les fruits de mon propre héritage.



l'Incendie.

Marillier del. Delignon sculp.



IDYLLE PREMIÈRE.

L'INCENDIE.

Inconsolable en son veuvage,
Depuis un mois, le bon Pélage
Voyoit un mal cruel tourmenter ses vieux jours :
Et la jeune Doris, seul fruit de ses amours,
L'aidoit à supporter ses douleurs et son âge.
Un soir où, de son mal suspendant les accès,
Le sommeil du vieillard vint fermer la paupière,
Doris sortit de sa chaumière,
Pour respirer un peu le frais.
Mon père ! du repos tu goûtes donc les charmes,
Dit-elle ; ô pour mon cœur quel doux pressentiment !
Oui, le ciel attendri va te rendre à mes larmes.
Dans un heureux hymen ; Tyrcis, ô mon amant !
Enfin nos jours unis vont couler sans alarmes.
Mais quand je m'abandonne à ce charmant espoir,
Le malheureux ! il pleure, il se tourmente ;
Il a laissé mon père, en nous quittant ce soir,
Dans les déchiremens d'une fièvre brûlante.
Pourquoi l'ai-je sitôt contraint de s'en aller?
Au fond du cœur, je ne le voulois guère :
Mais il gémissoit tant de voir souffrir mon père!
Il m'auroit fait mourir. Ah ! pour le consoler,

Si j'osois.... Du penchant de l'aride montagne,
Où s'élève son toit, Doris, d'un pied léger,
Monte au sommet, et loin, dans la campagne,
Cherche des yeux le toit de son berger.
Par bonheur, reprit-elle, il veille. Sa chaumière
Est éclairée d'une foible lumière.
Je vais faire un grand feu. Tous les soirs, je le sais,
Il adresse à l'Amour une tendre prière,
En tournant vers ces lieux ses regards satisfaits.
Il verra ce signal, il sait ce qu'il veut dire;
Je vais le voir dans un moment.
Elle dit; et cédant à l'amour qui l'inspire,
Dans sa cabane elle descend.
Le bon vieillard dormoit profondément.
La voilà qui choisit un gros faix de ramée,
Prend du feu, puis remonte. Elle souffle. Un bûcher
S'allume, et dans le sein d'un torrent de fumée
Bouillonne, en pétillant, une vague enflammée,
Qui s'élève en colonne, et rougit le rocher.
Un grand vent de la flamme accroît la violence;
Le brasier dévoré touche presque à sa fin:
Tyrcis n'a point paru. Pleine d'impatience,
Doris vole sur le chemin.
La peur de s'éloigner un peu trop de son père
L'empêche d'aller bien avant;
Bientôt elle s'arrête, et revient lentement,
L'oreille au guet, l'œil sans cesse en arrière.
Oublirait-il, ce soir, sa prière à l'Amour,

Dit-elle, à petits pas marchant triste et rêveuse?
S'il alloit m'oublier un jour!
Mais quelle image plus affreuse
Vient la frapper à son retour!
Du haut du mont, le vent, sur la chaumine,
A fait voler un branchage allumé;
Déjà le toit, à demi-consumé,
Gémit, s'ébranle et va fondre en ruine.
Tout brûle, tout périt; chevreaux. agneaux bêlans,
Franchissant de leur parc la barrière fumante,
Se roulent, poursuivis par l'ardeur dévorante
Du chaume en feu qui s'attache à leurs flancs.
Quel nouveau trait, Doris, vient déchirer ton ame?
Elle entend du vieillard la lamentable voix;
Elle arrive, s'élance. Un tourbillon de flamme
Loin du seuil embrasé la renverse. Trois fois
Elle veut s'y jeter, et trois fois repoussée,
De deux bras palpitans elle se sent pressée.
Dieux! mon père!... oui, c'est lui. L'intrépide Tyrcis
De la flamme a vu le ravage;
Il part, gravit le mont. Sur de brûlans débris,
Il s'ouvre un rapide passage,
Il a sauvé le vieux Pélage,
Ils sont dans les bras de Doris.
O Doris! ô tendre bergère!
Oh! qui diroit ton vif saisissement!
De mille ardens baisers elle couvre son père,
Elle sourit à son amant.

Le vieillard, en les embrassant,
Tourne encore un regard vers sa triste chaumière.
Mais Tyrcis, d'amour éperdu :
Que la flamme, dit-il, redoublant sa furie,
Consume maintenant toute la bergerie ;
Tu vis, ô bon vieillard ! nous n'avons rien perdu.
Le sort m'avoit ravi le père le plus tendre,
Le sort, si tu le veux, est prêt à me le rendre :
Viens, sois mon père. Il dit, le serre entre ses bras ;
Et vers son toit, il l'emporte à grands pas.

IDYLLE II.

L'OISEAU.

Milon, dans un bosquet, avoit pris un oiseau.
Du creux de ses deux mains il lui forme une cage ;
Et courant, tout joyeux, rejoindre son troupeau,
Il pose à terre son chapeau,
Et par-dessous met le chantre volage.
Je vais chercher, dit-il, quelques branches d'osier,
Attends-moi là. Dans moins d'une heure,
Je te promets, mon petit prisonnier,
Une plus riante demeure.

Quel plaisir d'offrir à Cloris
Ce nouveau gage de tendresse !
Il faut que deux baisers au moins en soient le prix.
Qu'elle m'en donne un seul ! avec un peu d'adresse
Ne suis-je pas bien sûr d'en voler cinq ou six ?
Oh ! si déjà la cáge étoit finie ?
Il dit, part, s'éloigne à grands pas,
Court au lac, trouve un saule, et rentre en la prairie,
Un faisceau d'osier sous le bras.
Mais de quelle douleur son ame est accablée !
Un vent perfide avoit retourné le chapeau ;
Et sur les ailes de l'oiseau,
Tous les baisers avoient pris la volée.

IDYLLE III.

LES DEUX TOMBEAUX.

LE VOYAGEUR ET LE BERGER.

LE BERGER.

QUE fais-tu, Voyageur ?

LE VOYAGEUR.

Je cherchois un ombrage :
Et vois ce qu'en ces lieux j'ai trouvé sous mes pas,

D'une colonne, éparse en mille éclats,
Le marbre enseveli sous la ronce sauvage.

LE BERGER.

C'est un tombeau détruit.

LE VOYAGEUR.

Tiens, dans ce lac fangeux,
Ne vois-je pas encore une urne renversée?
Allons-y.

LE BERGER, *la retirant du bourbier.*

La voilà.

LE VOYAGEUR, *en la considérant avec effroi.*

Que vois-je? justes dieux!
Quelle scène d'horreur sur ce vase est tracée!
Le feu dévorant les hameaux,
Les enfans écrasés sous les pieds des chevaux,
De morts et de mourans les campagnes jonchées,
Et le long des sillons le sang, à grands ruisseaux,
Roulant les moissons arrachées.

(*Il rejette l'urne avec un mouvement d'indignation.*)

Celui, de qui la tombe aime à se surcharger
De ces peintures inhumaines;
N'est sûrement pas un berger.

LE BERGER.

C'est un monstre. La paix faisoit fleurir ces plaines,
Le cruel vint les ravager.
L'homme y respiroit libre, il l'accabla de chaînes.
Tel qu'on voit un loup affamé
S'élancer, en hurlant, sur les troupeaux timides;
Contre un peuple ingénu, paisible et désarmé,
Il tournoit, à grands cris, ses armes homicides.
Les mains teintes encor du sang de nos aïeux,
Croyant éterniser sa funeste victoire,
Lui-même il s'éleva ce monument pompeux.
Il vouloit, l'insensé! que nos derniers neveux
Pussent maudire sa mémoire;
Et voilà cependant son tombeau renversé:
Voilà dans le bourbier sa cendre croupissante:
L'insecte le plus vil rampe, sans épouvante,
Le long de son glaive émoussé.
Le souvenir de ses excès impies
Est tout ce qui survit de sa folle grandeur.
Sans qu'une voix, au ciel, s'élève en sa faveur,
Ses manes criminels sont en proie aux Furies;
Tout mort qu'il est, son nom est en horreur.
Non, quand on m'offriroit la puissance suprême,
S'il me falloit l'acheter à ce prix,
J'aime mieux vivre en paix avec moi-même,
Et n'avoir pour tout bien que deux seules brebis;

Encore aux immortels irois-je en offrir une,
Pour les remercier de mon humble fortune.

LE VOYAGEUR.

Eloignons-nous, Berger. Ces objets odieux
Ont pénétré mon cœur d'une tristesse amère.

LE BERGER.

Eh bien ! suis-moi. Si la vertu t'est chère,
Un plus beau monument va s'offrir à tes yeux.

LE VOYAGEUR.

Est-ce d'un autre roi ?

TE BERGER.

C'est celui de mon père.

(Il le conduit alors, par de rians sentiers,
Vers une paisible chaumière,
Qu'ombrageoient, en berceau, de grands arbres fruitiers.)

LE VOYAGEUR.

Les beaux lieux, mon ami ! Mais, vois, la nuit s'avance,
Il ne me reste qu'un moment,
Hâtons-nous vers le monument.

LE BERCER.

Jette les yeux sur cette plaine immense.
Vois-tu ces vignobles féconds,
Les troupeaux dispersés sur ces gras pâturages ?
Vois-tu ces bords couverts de fertiles moissons,
Et ces jardins et ces bocages ?
Voilà le monument que mon père a laissé.

Nos

Nos champs, ravagés par la guerre,
N'offroient qu'un sol désert, de ronces hérissé ;
Il vint, et l'abondance enrichit cette terre.
Trop sage pour chercher de frivoles honneurs,
Il creusa son tombeau sous cette informe pierre ;
Mais tous les jours nous la couvrons de fleurs :
Des dieux, par ses bienfaits, il fut l'auguste image ;
Il recevra, comme eux, notre éternel hommage,
Et ses autels sont dans nos cœurs.

IDYLLE IV.

L'ORAGE.

SILVANIRE et BLANCHETTE.

JA vieillissoit l'automne. Au fond d'un frais bocage
Silvanire et Blanchette alloient parlant d'amour.
Voici de loin s'épandre un sombre et lourd nuage
Sur la vive face du jour.

L'air d'abord un petit sommeille en paix profonde,
Si que ne tremblottoit feuille d'aucuns roseaux.
Puis brillent longs éclairs, bruyant tonnerre gronde,
Prolongé d'échos en échos.

Où fuir? tant s'obscurcit l'ombre tempétueuse?
Là près, est vieille roche. Ils s'en courent dedans.

Et leur sort ne plaignez. Roche, tant soit affreuse,
Est doux Olympe à vrais amans.

Or la nue à torrens roule aux flancs des montagnes.
La grêle sautillante encombre creux sillons;
Diriez foudres et vents, par les vastes campagnes,
Guerroyer en noirs tourbillons.

A sa Blanchette en vain par doux mots et caresses,
Bien veut l'ami berger cacher telles horreurs;
Bien lui veut-elle aussi rendre douces tendresses,
Et ne lui viennent que des pleurs.

Voyez, dit-elle, ami, voici venir froidure,
Ne vont plus oiselets s'aimer jusqu'aux beaux jours:
Or s'aimoient comme nous; comme eux, si d'aventure
Allions nous trouver sans amours!

L'ami, d'un doux baiser, fait loin fuir ses alarmes;
L'orage, à ne mentir, loin fuyoit-il aussi.
Tournons au pré, dit-elle, en étanchant ses larmes,
Là n'aurai tant cruel souci.

Et rameaux fracassés, et verdure flétrie,
D'un trop affreux semblant, ici, tout peint l'hiver:
De plus joyeux pensers aurons par la prairie,
Voyant encore son beau verd.

Au pré s'en vont tous deux. Oh! que de fois Blanchette
Au ruissel qui l'arrose a conté son bonheur!
Mais sur ses bords à peine advient la bergerette,
Oh! quel trait aigu poind son cœur!

Plus n'est-il ce ruissel, où, l'été, fraîches ondes
Doucettement baignoient siens membres délicats;
Plus n'est qu'un noir torrent, qui ses eaux vagabondes
Fait bouillonner en grand fracas.

Un baiser, à ce coup, n'encharme point sa peine.
Hélas! ni cent. O dieux! à travers longs sanglots,
Dit-elle : quel torrent! comme, inondant la plaine,
Il va déjoindre nos hameaux!

Un chacun sur un bord, las! aurons beau nous rendre;
Tant bruira sourdement, tant vomira brouillards,
Que ne pourront nos voix, l'un à l'autre, s'entendre,
Ni se rencontrer nos regards.

A tant se tut Blanchette. Or passoit là son père,
De l'orage inquiet, cherchant sa fille au bois,
Puis au champ, puis par-tout. Quelle surprise amère
Lorsque la voit pâle et sans voix!

Qu'avez, ma chère enfant?... Enbref par Silvanire
Instruit, tout dès l'abord, de leurs soucis cruels,
N'est que cela, dit-il? et se prend à sourire;
Et tous deux les mène aux autels.

Hymen les y fêta. Vint Amour en cachette,
Qui, de plus vif encore, enflamma leurs desirs;
Et ce cruel hiver que tant craignait Blanchette,
La saison fut de ses plaisirs.

IDYLLE V.

LES GRACES.

C'ÉTOIT un beau jour de printemps.
Les Grâces folâtroient sous la feuille nouvelle,
Quand, tout-à-coup, des trois sœurs la plus belle,
Aglaé disparut. On la chercha long-temps:
Ce fut en vain. Depuis l'autre feuillage,
Tu le sais, Pan la guète: ah! ma sœur, quel dommage
S'il la surprend seule sous un buisson!
Ce Pan est si fougueux, dit-on,
Et la forêt est si sauvage!
Euphrosyne en ces mots exhaloit sa douleur;
Et cependant Thalie, errant dans le bocage,
Sous les moindres halliers, cherche sa jeune sœur,
Va, vient, frappe un buisson, puis soulève un branchage,
Avance un pas, recule de frayeur!
Craignant toujours, à son passage,
De rencontrer le ravisseur.
Enfin d'un pied léger appercevant les traces,
Les deux nymphes soudain volent vers un bosquet,
Où, dans mes bras, Danaé reposoit.
Eh! qui n'auroit cru voir la plus belle des Grâces!
N'est-ce pas elle trait pour trait?

Te voilà donc, ma sœur, lui dit Thalie !
Tu ris de nous causer un si cruel chagrin ?
Chacune alors la saisit par la main,
Et ma bergère m'est ravie.
J'ai beau crier : arrêtez, arrêtez.
Ce n'est pas votre sœur : est-elle aussi jolie ?
Elles de fuir toujours à pas précipités.
Désespéré, je m'élance. On m'appelle :
Où vas-tu, dit la voix ? arrête, Lycidas ;
Insensé, vole dans mes bras ;
Viens, sois l'amant d'une immortelle.
Je me retourne, et je vois Aglaé ;
Et je la prends pour ma maîtresse,
Comme ses sœurs, pour elle, avoient pris Danaé.
Mon œil y fut trompé, mnis non point ma tendresse.
Qui, moi, changer d'amour ? Quitte ce fol espoir,
Lui dis-je ; si Vénus aspiroit à me plaire,
Vénus y perdroit son pouvoir ;
Mon cœur est tout à ma bergère.
Dans mes bras aussitôt, malgré ses cris perçans,
J'emporte vers ses sœurs la nymphe palpitante.
Entre elle et Danaé l'on balança long-temps ;
Et, sans le feu de nos embrassemens,
On n'eût jamais reconnu mon amante.

IDYLLE VI.

LE PANIER.

PHILLIS, COLETTE.

COLETTE.

PHILLIS, je vois toujours ce panier à ton bras?

PHILLIS.

Oui, Colette, à mon bras je le porte sans cesse;
Et pour ton beau mouton, vois, tu ne l'aurois pas,
Ni pour un grand troupeau.

COLETTE.

Quelle étrange foiblesse!
A ce panier, dis-moi, qui donne un si haut prix?
Veux-tu que je devine? oh! comme tu rougis!

PHILLIS.

Qui! moi, rougir?

COLETTE.

Eh! oui vraiment.

PHILLIS.

Colette....

Je n'ose....

COLETTE.

Que crains-tu?

PHILLIS.

Si tu me promettois....

COLETTE.

As-tu donc peur que je sois indiscrète,
Toi qui connois tous mes secrets?

PHILLIS.

Eh bien! te l'avoûrai-je? un berger du village,
Le plus beau des bergers, Lycas me l'a donné.
Vois comme il est joli! vois-tu ce verd feuillage,
D'où sort un jeune lys, de roses couronné?
D'un sentiment bien doux ce panier est le gage.
Aussi, Colette, aussi combien je le chéris!
Si j'y mets une fleur, elle y devient plus belle;
Il donne aux fruits une fraîcheur nouvelle,
Un goût plus fin et plus exquis.
Tu riras; mais apprends jusqu'où va ma folie:
Ma bouche, nuit et jour, le couvre de baisers.
Et puis-je en faire moins? Le plus beau des bergers
Me l'a donné comme à sa douce amie.

COLETTE.

Et sais-tu bien quelle chanson,
Il répétoit le jour qu'il finit cet ouvrage?
Il te l'aura sans doute apprise!

PHILLIS.

Bons dieux! non.
Mais toi, d'où la sais-tu?

COLETTE.

N'en prends aucun ombrage.
Ce jour-là, par hasard, j'entrois dans le bocage,
Je l'apperçus de loin sur un banc de gazon.
J'ai, dit-on, le défaut d'être un peu curieuse.
Je m'approchai sans bruit pour voir ce qu'il faisoit.
C'étoit....

PHILLIS.

Quoi!

COLETTE.

Ce panier. Bergère trop heureuse,
Si tu savois la chanson qu'il disoit!

PHILLIS.

Oh! tu me l'apprendras.

COLETTE.

Je veux bien te l'apprendre;
Mais tu ne me dis rien de mon berger Mysis!
Que je te plains de n'avoir pu l'entendre,

Lorsqu'il me fit hier des couplets si jolis !
Je vais te les chanter. C'est sur un air fort tendre.

(Elle se dispose à chanter.)

PHILLIS.

Oui.... mais d'abord ne pourrois-je savoir....

COLETTE.

Tiens, voici les couplets.

PHILLIS.

Sont-ils longs ?

COLETTE.

Tu vas voir.

Pour être belle,
Que Lise emprunte un air coquet;
Ma bergère en saura plus qu'elle :
Je vais lui donmer un secret
Pour être belle.

Pour être belle,
Colette, il faut un peu d'amour.
Hélas ! à toi-même cruelle,
Ne veux-tu rien faire en ce jour
Pour être belle ?

Comment les trouves-tu ?

PHILLIS.

Moi ! fort bien.... Mais hélas !
Ne puis-je donc savoir la chanson de Lycas ?

COLETTE.

A demain, si tu veux.

PHILLIS.

Oh! non. Je t'en conjure,
A présent.

COLETTE.

Elle est longue, et pour la retenir....

PHILLIS.

Je la retiendrai, j'en suis sûre.
Dis-la moi seulement.

COLETTE.

Il faut donc t'obéir.

(*Elle chante.*)

Laissez-vous sous mes doigts ployer avec souplesse,
Joncs nuancés des plus vives couleurs;
Formez dans vos coutours mille brillantes fleurs:
C'est pour faire un panier à ma jeune maîtresse.

De mon bonheur naissant qui ne seroit jaloux?
Je passois l'autre jour tout près de cette belle;
Ce ne fut qu'un seul mot; bon soir, Lycas, dit-elle:
Mais elle me le dit d'un son de voix si doux!

Laissez-vous sous mes doigts ployer avec souplesse,
Joncs nuancés des plus vives couleurs;
Formez dans vos contours mille brillantes fleurs:
C'est pour faire un panier à ma jeune maîtresse.

Dieu d'Amour ! si Phillis ne le dédaignait pas !
Ce don est bien léger ; mais à cette bergère
Je ne demande aussi qu'une faveur légère :
Qu'elle aime seulement à l'avoir à son bras.

Laissez-vous sous mes doigts ployer avec souplesse,
Joncs nuancés des plus vives couleurs ;
Formez dans vos contours mille brillantes fleurs :
Quand vous verrai-je au bras de ma jeune maîtresse ?

PHILLIS.

Adieu, Colette, adieu. C'est là-bas le ruisseau
Où, revenant du pâturage,
Il mène quelquefois abreuver son troupeau.
Je vais m'asseoir sur le rivage ;
Et tantôt, s'il y vient, je lui dirai : Lycas,
Tiens, vois-tu ton panier ? je le porte à mon bras.

IDYLLE VII.

L'AGNEAU.

Pour un simple ruban, qui paroit sa houlette,
Lise, un jour, de Tyrcis reçut un bel agneau ;
C'étoit un jour d'été. L'agile bergerette
Prend l'agneau dans ses bras, vole vers un ruisseau,

Se dépouille, s'y plonge, et soudain sur la rive,
Parmi des joncs touffus, croit entendre du bruit.
Son œil s'y fixe. Elle pâlit:
Et de ses bras, qu'un froid mortel saisit,
L'agneau glisse, entraîné par l'onde fugitive.
De sa douleur qui peindroit le transport,
Lorsqu'en se retournant, Lise apperçoit loin d'elle
L'agneau contre les flots luttant avec effort,
S'élançant, tour-à-tour, vers l'un, vers l'autre bord,
Et toujours repoussé par la vague cruelle?
D'un bêlement plaintif il l'appelle, l'appelle;
Ah! pour le secourir, en ce pressant danger,
Que pourroit faire, ô ciel! la bergère éperdue?
Lise veut fendre l'onde.... et ne sait point nager.
A son secours appeler son berger?
Lise ne l'oseroit. Hélas! Lise étoit nue.
Mais Lise sait que l'inconstant ruisseau,
Après qu'en longs replis il a baigné la plaine,
Sur un lit moins profond ramène enfin son eau,
Et qu'au détour de la forêt prochaine,
Elle peut rejoindre l'agneau.
De l'onde, à ce penser, légère elle s'élance;
Et ne se doutant pas que son heureux amant,
Tout près d'elle caché, l'observoit en silence,
Elle prend au hasard le premier vêtement,
Et le sein demi-nu, la voilà qui s'avance.
Mais, Lise! ô quel bonheur! pouvois-tu le prévoir?
Tyrcis t'a vu partir, il fend l'onde à la nage,

Poursuit

Poursuit l'agneau, l'atteint, le porte sur la plage,
L'entoure du ruban qu'il vient de recevoir,
Et se cache sous un feuillage.
Remis un peu de sa frayeur,
En secouant le poids de sa toison humide,
L'agneau, d'un arboisier paissoit la jeune fleur;
Lîse arrive d'un pas rapide.
A peine, en le voyant, en croit-elle ses yeux.
Le ruban le fait reconnoître.
Mais, ô dieux! si Tyrcis.... il étoit là peut-être;
Elle s'ajuste de son mieux.
Tyrcis paroît. Tyrcis avoit un air si tendre!
L'agneau donné deux fois étoit d'un si grand prix!
On lui donne un baiser, puis deux, il en eut six:
On ne les compta plus. Et comment s'en défendre?
Ceux qu'on eût refusés, il les auroit ravis.
La belle, prudemment, paya si bien Tyrcis,
Que le berger n'eut plus rien à prétendre.

IDYLLE VIII.

LE NAUFRAGE.

Échos de ces roches sauvages,
Sensibles au deuil de mes chants,
Renvoyez mes tristes accens
Dans ces bois et sur ces rivages.

Vesper fermoit les cieux aux derniers feux du jour.
Assise au bord d'un fleuve, Eglé seule et plaintive,
L'œil fixé tristement sur l'onde fugitive,
Du bateau de Daphnis attendoit le retour.
Qu'il tarde mon amant! Daphnis s'écrioit-elle!
Et la sensible Philomèle
Se taisoit, attentive aux vœux de son amour.
Cruel!.. mais tout-à-coup dans ce vaste silence,
Ne crois-je pas entendre... Ecoutons..? oui, c'est lui.
Il vient... Dieux!... trompeuse espérance!
Et pourquoi, flots menteurs, irriter mon ennui?
N'est-ce donc pas assez du tourment de l'absence?
Mais si quelqu'autre, hélas!... loin d'ici, noirs soupçons,
Il m'aime... oui, maintenant il court vers le rivage.
Amour, devant ses pas, entr'ouvre les buissons:
Bienfaisante Phœbé, répands sur son passage

La paisible lueur de tes pâles rayons.
Oh! lorsque sur le bord je le verrai descendre,
Comme j'irai me jeter dans ses bras!
Mais, cette fois je ne m'abuse pas,
Oui, sous la rame, au loin, j'entends l'onde se fendre.
Vague, sur votre dos portez-le mollement.
Et vous, N'ymphes, témoins de ma douleur extrême,
Si jamais votre cœur sentit un seul moment
Combien il est cruel d'attendre ce qu'on aime!...
Mais rien ne me répond. Ah! dieux! combien de fois,
Dans men espérance trahie....!
Elle ne put finir. D'un froid mortel saisie,
Elle tombe soudain, sans couleur et sans voix.

Echos de ces roches sauvages,
Sensibles au deuil de mes chants,
Renvoyez mes tristes accens
Dans ces bois et sur ces rivages.

Un bateau renversé flottoit dans le lointain.
A travers l'épaisseur d'une nuée obscure,
Phœbé lançant à peine un rayon incertain,
Eclairoit sombrement cette triste aventure.
Eglé reprit ses sens. O surprise! ô terreur!
L'Echo porta, dans toute la contrée,
Le cri perçant de sa douleur.
Les cheveux hérissés, et la vue égarée,
Elle meurtrit son sein. De sourds et longs sanglots.
Etouffent sa pénible haleine.
Mourante, elle s'écrie à peine :

Daphnis, mon cher Daphnis! et soudain, à ces mots,
Elle se plonge dans les flots.

Echos de ces roches sauvages,
Sensibles au deuil de mes chants,
Renvoyez mes tristes accens
Dans ces bois et sur ces rivages.

Les Nymphes veilloient sur ses jours.
L'onde n'engloutit point cette tendre bergère.
Le fleuve secourable, accélérant son cours,
La pose aux bords fleuris d'une île solitaire.
Son berger, à la nage, avoit gagné ses bords.
Eglé le voit, tombe pâmée;
Mais cent baisers l'ont bientôt ranimée.
Qui pourroit exprimer sa joie et ses transports?
Telle et moins tendre encore est la jeune fauvette,
Qui, s'envolant de sa prison,
Retrouve aux bois son fidèle pinson.
Le malheureux, dans sa douleur muette,
Il languissoit sous un épais buisson.
Elle vole vers lui. Cent caresses nouvelles,
De leurs jeunes amours ont réveillé l'ardeur;
Ils unissent leurs becs, ils enlacent leurs ailes:
Ils sont heureux, et chantent leur bonheur.

Echos de ces roches sauvages,
Oubliez le deuil de mes chants,
Et portez mes joyeux accens
Dans ces bois et sur ces rivages.

IDYLLE IX.

LA SURPRISE.

DAPHNIS et CÉPHISE.

DANS le fond d'un bois solitaire,
Daphnis, pour la première fois,
Avoit vu sa jeune bergère,
Et la jeune bergère aimoit beaucoup ce bois.
Daphnis s'y rend un jour au lever de l'aurore,
Et de festons de fleurs ornant maint arbrisseau,
Courbe leur feuillage en berceau,
On eût dit le temple de Flore.
Sur ces jeunes tilleuls, qui cherchent à s'unir,
Je vais graver, dit-il, le nom de ma Céphise,
Puis je me cacherai; Céphise va venir,
Ah! comme elle aura de surprise!
Et moi, que j'aurai de plaisir!
Il dit, et se met à l'ouvrage.
Céphise, à l'instant même arrivoit en ces lieux.
Elle l'entend, s'approche, ouvre un peu le branchage;
Et vers Daphnis penchée, à travers le feuillage
Lui pose la main sur les yeux.
Il se tourne étonné. Céphise, d'un air tendre:

C'est donc ainsi, Daphnis, que tu sais me surprendre,
Lui dit-elle? et puis viens demander un baiser.
Il en eut un pourtant. Ainsi le refuser,
C'étoit l'inviter à le prendre.

IDYLLE X.

LE TROUPEAU DÉSALTÉRÉ.

NISE dormoit un soir au pied d'un vieux ormeau.
D'un soin peu vigilant n'accusons point la belle,
Le chien de son berger veilloit sur son troupeau.
Tyrcis, au même instant, arrive aussi près d'elle.
A la bergère il venoit proposer
Des fleurs, des fruits, une chanson nouvelle,
Et tout cela pour rien, c'étoit pour un baiser.
Il s'approche sans bruit. Sur la bouche fleurie
Que Nise, sans défense, expose à son desir,
Qu'un baiser serait doux et facile á cueillir!
Une molle fraicheur règne dans la prairie;
L'ombre déjà descend du haut des monts:

Quels témoins craindroit-il? son chien et des moutons?
Tout sollicite ou sert sa douce envie.
Mais Nise dort d'un sommeil si léger!
S'il l'éveilloit!.... Et puis, pour un tendre berger,
Est-ce un plaisir bien pur, celui que son amie
Lui donne sans le partager?
Tandis que sa bouche incertaine
N'ose s'abandonner à ses desirs brûlans,
Tristes, mourans de soif, les moutons haletans,
Vont, d'un pied dédaigneux, foulant la verte plaine,
Et fixant tous sur lui des regards languissans.
Tyrcis le voit, et soudain il s'élance :
Le baiser, au retour, sera ma récompense,
Dit-il; et doucement rassemblant le troupeau,
D'un regard, à son chien il impose silence,
Et conduit les moutons au plus prochain ruisseau.
Il va, court et revient, et Nise encor sommeille.
Plus hardi cette fois, il prend un baiser, fuit,
Se cache en des buissons : Nise enfin se réveille,
Honteuse, on l'imagine : il étoit déjà nuit.
Elle part aussitôt; et, dans sa pannetière,
Ne voit point un bouquet caché par son amant,
Qui, pas à pas, la suit secrètement.
Hélas! d'autres pensées agitent la bergère;
Sa longue absence aura fâché sa mère,
Et son troupeau meurt de soif sûrement.
Mais au premier ruisseau, dieux! quelle est sa surprise!
Aucun de ses moutons ne s'approche du bord.

Dans son effroi, la pauvre Nise
Croit tout son troupeau déjà mort,
Elle rentre au hameau, le cœur plein de tristesse.
Eh! comment à sa mère apprendre ce malheur?
Dans son veuvage, hélas! c'est toute sa richesse;
Faut-il, d'un trait mortel, lui déchirer le cœur,
Aux derniers jours de sa vieillesse?
Le berger voit son embarras,
Veut en jouir encore. Au parc, dans sa chaumière,
Il la voit, tour-à-tour, porter ses tristes pas;
Caresser ses moutons, les serrer dans ses bras,
Et mille fois aux dieux adresser sa prière.
Mais tout-à-coup Nise apperçoit Tyrcis.
Elle vole en son sein, et, le baignant de larmes,
Veut lui conter ses funestes alarmes;
Il l'interrompt par un souris.
Un souris! juste ciel! à ce trait, la bergère
Croit qu'il insulte à son malheur.
Ce dernier coup manquait à sa misère,
Ce dernier coup a comblé sa douleur.
Tyrcis veut se défendre. Eh! que peux-tu me dire?
Mon amant, d'un œil sec, verroit-il mes regrets?
Y répondroit-il d'un sourire?
Non, tu ne m'aimes plus, tu ne m'aimas jamais,
Tu ne voulois que me séduire.
Et ce soir même aux champs m'es-tu venu trouver?
Nise voudroit poursuivre, et ne peut achever.
En vain aussi Tyrcis veut calmer la bergère.

Quelques mots cependant, qu'en essuyant ses pleurs,
Nise entend, malgré sa colère,
Un coup-d'œil, par hasard, échappé sur les fleurs
Que recèle sa pannetière,
Lui font un peu soupçonner le mystère;
Un mot, un mot de plus dissipent ses douleurs.
Sans peine alors, de sa supercherie,
Le berger obtint le pardon :
Et quoique le chien l'eût trahie,
Nise, au hasard d'une autre perfidie,
Voulut encore en accepter le don.

IDYLLE XI.

LE PÊCHEUR.

Près des bords fleuris où le Tage,
Avec orgueil, roule ses flots,
Indifférent encore, un Pêcheur, en ces mots,
Insultoit à l'Amour sur sa flûte sauvage :
Dieu méchant, ne crois pas un jour
M'asservir à ta loi cruelle;
Tout mon trésor c'est ma nacelle :
Mes filets sont tout mon amour.

Lorsque de la plaine liquide
J'ai surpris un jeune habitant,
Ainsi, dis-je, l'Amour, aux piéges qu'il me tend,
Voudroit faire tomber ma jeunesse timide.
Non, méchant, ne crois pas un jour
M'asservir à ta loi cruelle;
Tout mon trésor c'est ma nacelle:
Mes filets sont tout mon amour.

J'ai vu l'amant de Glycerie;
Hélas! le pauvre infortuné!
J'ai cru voir un navire aux vents abandonné,
Déplorable jouet des ondes en furie.
Ah! mechant, ne crois pas un jour
M'asservir à ta loi cruelle;
Tout mon trésor c'est ma nacelle:
Mes filets sont tout mon amour.

Néris alors, sur le rivage,
Promenoit sa tendre langueur;
Elle approche, elle entend l'insensible Pêcheur
Chanter, avec fierté, sur sa flûte sauvage:
Dieu méchant, ne crois pas un jour
M'asservir à ta loi cruelle;
Tout mon trésor c'est ma nacelle:
Mes filets sont tout mon amour.

D'un œil où se peint la tendresse,
Elle l'appelle, il suit ses pas;

Il la suit : ébloui de ses jeunes appas,
L'imprudent, de ces bords croit suivre la déesse.
L'imprudent ! hélas ! dès ce jour
Il va subir la loi cruelle.
Adieu filets, adieu nacelle,
Le Pêcheur est pris par l'Amour.

IDYLLE XII.

LES PETITS ENFANS.

MYRTIL et CHLOÉ.

Le jeune enfant Myrtil, un jour, dans la prairie,
Trouva sa jeune sœur. La jonquille et le thym
Se mêloient sous ses doigts à l'épine fleurie,
Et des pleurs cependant s'échappoient sur son sein.
Ah ! te voilà Chloé, lui dit son frère !
Pour qui viens-tu former ces guirlandes de fleurs ?
Mais qu'as-tu donc ? qui fait couler tes pleurs ?
Tu penses, je le vois, à notre pauvre père.

CHLOÉ.

Hélas ! Myrtil, son mal le tourmente si fort !
Il s'agite, il se frappe.

MYRTIL.

Il appelle la mort.
Moi, qu'il ne vit jamais sans me sourire,
J'ai voulu l'embrasser; ma sœur, dans son délire,
Il m'a rejeté de ses bras,
Il ne me connoît plus : et sans ma mère, hélas !
Je crois qu'il alloit me maudire.

CHLOÉ.

O ciel ! un si bon père, il jouoit avec moi,
Lorsque ce mal cruel vint attaquer sa vie,
J'étois sur ses genoux. D'une voix affoiblie,
Ma fille, me dit-il, ma fille, lève-toi;
Je me sens mal, très-mal. Une sueur soudaine
Couvrit son visage, il pâlit;
Il me remit à terre : et foible, sans haleine,
Malgré tous mes secours, il eut bien de la peine
A traîner ses pas vers son lit.

MYRTIL.

Mon père, hélas ! du mal qui te dévore,
Te verrons-nous long-temps souffrir ?
A peine ai-je sept ans, je suis bien jeune encore;
Mais si tu meurs, je veux aussi mourir.

CHLOÉ.

Non, il ne mourra point, mon frère, je t'assure.
Nos parens, mille fois, nous ont dit que les dieux
Aimoient

Aimoient les vœux d'une ame pure.
A Pan, dieu des bergers, je vais porter mes vœux,
Je lui porte ces fleurs. Oui, d'un regard propice,
Il verra son autel embelli par ma main;
Et vois-tu là mon cher petit serin?
Je veux encore au dieu l'offrir en sacrifice.

MYRTIL.

Attends-moi donc, ma sœur, je reviens à l'instant.
Je vais des plus beaux fruits remplir ma pannetière;
Et le petit lapin que m'a donné ma mère,
Je veux aussi l'immoler au dieu Pan.
Il courut, et bientôt il revint auprès d'elle.
Tous deux alors, en se donnant la main,
Tournent leurs pas vers le coteau prochain.
Ils y trouvent le dieu sous la voûte éternelle
D'un vaste et ténébreux sapin.
Là, s'étant prosternés aux pieds de sa statue,
Ils adressent au dieu leur prière ingénue.

CHLOÉ.

O Pan! nous t'implorons, daigne nous secourir.
Toi qui sais tout, tu sais que notre père
Est, depuis bien des jours, en danger de mourir.
Je n'ai pas, dieu puissant, de grands dons à te faire,
Ces fleurs sont tout mon bien, je viens te les offrir.
Vois, à tes pieds je pose ma guirlande,

J'aurois voulu, si j'eusse été plus grande,
En couronner ton front, en orner tes cheveux;
Mais je n'y puis atteindre. Accepte cette offrande,
Et rends, dieu des bergers, rends un père à nos vœux.

MYRTIL.

Qu'avons-nous fait, hélas ! pour te déplaire ?
Car, en frappant notre malheureux père,
Je le vois bien, c'est nous que tu punis.
Pour t'appaiser, ô Pan! je t'apporte ces fruits :
Laisse à nos vœux désarmer ta colère.
Tout ce que nous avons, nous le tenons de toi.
Je t'aurois immolé ma chèvre la plus belle ;
Mais elle est plus forte que moi!
Quand je serai plus grand, je t'en donne ma foi,
Je t'en offrirai deux à la saison nouvelle.

CHLOÉ.

Tiens, voici mon oiseau. Vois, pour me consoler,
Les tendres amitiés qu'il s'empresse à me faire.
Sur mon cou, sur mon sein, regarde-le voler.
Eh bien! je vais... je vais te l'immoler,
Pour que tu sauves notre père.

MYRTIL.

Tourne aussi tes regards sur mon petit lapin.
Vois, je l'appelle, il vient. Il croit qu'à l'ordinaire,
Je voudrois lui donner à manger dans ma main;
Mais non, je vais te l'immoler soudain !

Pour que tu sauves notre père.
Ses petits bras tremblans l'alloient déjà saisir,
Sa sœur l'imitoit en silence;
Lorsqu'une voix : « Aux vœux de l'innocence,
» Les dieux se laissent attendrir.
» Non, ils n'exigent point ces cruels sacrifices ;
» Gardez, mes chers amis, ce qui fait vos délices;
» Votre père n'est plus en danger de mourir ».
La santé, dès ce jour, fut rendue à Pélage.
Sauvé par ses enfans, ce jour même, avec eux,
Au dieu conservateur il courut rendre hommage.
Il vit ses petits-fils peupler son héritage,
Et de ses petits-fils vit encore les neveux.

IDYLLE XIII.

LES DÉLICES DE L'HYMEN.

CHLOÉ, CÉPHISE ET LYCORIS.

Sous un tilleul dont les rameaux fleuris
Etroitement enlaçoient leur feuillage,
Chloé, Céphise et Lycoris
Goûtoient le charme de l'ombrage.

Des parfums du matin la suave fraîcheur,
Le calme au loin répandu sur les plaines,
L'instinct voluptueux qui porte un jeune cœur
A chanter ses plaisirs comme à pleurer ses peines,
D'un tendre épanchement inspiroient la douceur.
Pour moi, près de ces lieux, pour rêver à Zémire,
Conduit en secret par l'amour,
Je l'entendis, je vais vous le redire,
Ce que leurs voix chantèrent tour-à-tour.

CHLOÉ.

Du repos de l'indifférence
Que mon cœur se plaît à jouir!
L'amour à ma simple innocence
Ne coûta jamais un soupir.
D'un jeune berger, sans rougir,
Mon front supporte la présence.
Lâches flatteurs, cessez vos chants;
Que gagnez-vous à me le dire?
J'ai vu, dans ces flots transparens,
Tout le charme de mon sourire.
Mieux que vous, l'écho, de ma voix,
Me peint la flexible justesse.
Je sais que des nymphes des bois
Ma taille égale la souplesse,
Mon ombre me l'a dit cent fois.
Telle qu'une biche légère,

Qu'on voit bondir sur les coteaux,
Laissez-moi, folâtre bergère,
Dans les fêtes de nos hameaux,
Fouler, en dansant, la fougère.

CÉPHISE.

Jadis, Chloé! sans amour, comme toi,
Par ma gaîté j'excitois mes compagnes :
Un imposteur vint surprendre ma foi,
Et dès ce jour, hélas! de nos campagnes,
Tous les plaisirs furent perdus pour moi.
Au sein joyeux du cercle de la danse
J'entre aujourd'hui les yeux chargés de pleurs.
Mon pied distrait rompt cent fois la cadence.
Mon sein brûlant sèche mes nœuds de fleurs.
Et quand la nuit, sur la nature entière,
Du frais sommeil disperse les pavots,
J'implore en vain les douceurs du repos,
Je me désole en mon lit solitaire,
Et le matin n'adoucit point mes maux.

LYCORIS.

Heureux jour où l'hymen, du sein de ma famille,
Me conduisit, Zulmis, dans tes bras caressans!
Hymen! dieu bienfaiteur! eh! d'une jeune fille
A quoi servent sans toi les charmes ravissans?
Telle est la fleur stérile éparse dans nos champs.
Sur sa tige superbe un moment elle brille,

Puis meurt sans rejetons pour un second printemps.
En de frivoles jeux perdrois-je mon bel âge?
La main du temps, si lente à former la beauté,
Souvent, d'un trait rapide, efface son ouvrage.
Ah! lorsque les ennuis en sont le seul partage,
Qu'on doit bien déplorer sa triste liberté!
Pour nous, dès notre enfance, unis par la tendresse,
Nous nous aimons, Zulmis, pour nous aimer toujours;
Le temps peut de sa faulx trancher notre jeunesse,
La mort, la seule mort finira nos amours.

CHLOÉ.

Que Lycoris se croie heureuse!
Hymen, hymen, va, je connois,
Je connois ta douceur trompeuse,
Tes plaisirs semés de regrets.
Et crois-tu que de tels bienfaits,
D'une insouciance joyeuse
Puissent balancer les attraits?
Quoi! de mes jours livrant l'empire
Aux mains d'un tyran orgueilleux,
De ses lois dépendroient mes vœux,
Et mon bonheur de son sourire!
Cet esclave à mes pieds soumis,
J'irois me le donner pour maître!
Pardonne, hymen, ce fier mépris.
Tes plaisirs sont charmans peut-être;
Mais ils sont trop chers à ce prix.

CÉPHISE.

Vous qui du ciel reçûtes un cœur tendre,
Ah! de l'amour craignez, craignez les feux;
Etouffez bien le soupir amoureux
Qu'un faux langage est prêt à vous surprendre.
Pour attirer l'imprudent voyageur,
Telle on entend une hiène perfide
Remplir les bois de longs cris de douleur.
Las! à Daphnis qui n'eût donné son cœur?
Je le croyois si tendre, si timide;
Son jeune front peignoit tant de candeur!
Il m'a trompée, ô dieux! dans ma foiblesse,
Je l'aime encore; et lui, sans s'attendrir,
Il voit sécher la fleur de ma jeunesse.
Le traître! au sein d'une heureuse maîtresse,
Qui le croiroit? je l'entends s'applaudir
D'avoir séduit ma crédule tendresse.

LYCORIS.

Dieux! de quels doux plaisirs s'enivrent deux époux
Dont l'amour a formé la chaîne fortunée!
Quel spectacle enchanteur de voir autour de nous
Les gages innocens d'un paisible hyménée,
D'une main caressante embrasser nos genoux!
En formant aux vertus un cœur flexible et tendre,
Quel plaisir de le voir répondre à ces doux soins!
Dans le tombeau sans doute un jour je dois descendre,

Mais je ne mourrai pas toute entière, et du moins
Mon fils de quelques fleurs viendra couvrir ma cendre.
Mon nom par ses enfans sans cesse répété,
A leurs derniers neveux passera d'âge en âge;
Ils me béniront tous. Chloé, ta liberté
Vaut-elle les liens d'un si cher esclavage ?

CHLOÉ.

Ah ! si dans les jeux et les ris,
L'hymen laissoit couler ma vie !

CÉPHISE.

Ah ! si l'hymen, de mon ame flétrie,
Pouvoit bannir l'image de Daphnis !
Hymen les entendit. Jaloux de sa puissance,
Ce Dieu leur fit sentir sa douce volupté.
De son berger, Céphise oublia l'inconstance,
Et Chloé, conservant son aimable gaîté,
Ne perdit que l'indifférence.

IDYLLE XIV.

LA PROMESSE TROP BIEN GARDÉE.

DAPHNIS ET PHILIS.

Au sein d'un doux sommeil, Daphnis sous un feuillage,
Du midi bravoit les fureurs,
Lorsqu'il sentit un nuage de fleurs,
Qui, par flocons légers, voloit sur son visage.
Il ouvre un peu les yeux, et sur l'herbe, à deux pas,
Il apperçoit Phillis qui lui tendoit les bras.
S'il voulut s'y jeter, c'est chose vaine à dire;
Mais des fleurs l'enchainoient : il le voulut en vain.
Et voilà que Phillis se mit si fort à rire,
Que son bouquet s'échappa de son sein.
Ah! méchante, dit-il, tu ris; mais de ma chaîne
Dans un moment je vais me dégager,
Et tu verras si je sais me venger.
Il eut beau se débattre; il y perdit sa peine.
Te venger, dit Phillis? Oui, si je romps tes nœuds;
Mais si je le faisois, ça voyons, et pour cause,
Dis, comment prétends-tu te venger? — Oh! je veux

Te donner tant de baisers amoureux,
Que ta joue en sera rouge comme une rose.
—Oui-dà ! si c'est ainsi, tenez, mon cher Daphnis;
Riez, pleurez, mettez-vous en colère,
Point ne vous délierai que ne m'ayez promis
De ne point m'embrasser pendant une heure entière.
Phillis, comment veux-tu ?.. Phillis s'obstine, Eh bien,
Soit, par un seul baiser. Phillis alors s'empresse
De rompre ses nœuds : le moyen,
Disoit-elle tout bas, qu'il tienne sa promesse !
Mais lui, pour se venger, contraignit son desir.
Sans l'embrasser, il reste assis près d'elle.
Un moment passe et deux. On hasarde un soupir,
Puis un coup-d'œil, puis un mot. Le rebelle
Voit, entend tout cela sans se laisser fléchir.
Daphnis, dit-elle enfin, l'heure est je crois passée.
A peine est-elle commencée,
Répondit-il. Phillis sourit,
Non toutefois sans un secret dépit.
Elle attend ; mais bientôt, d'un air d'impatience,
Oh ! sûrement l'heure vient de passer.
- Y penses-tu ? - Qu'importe? allons, plus de vengeance.
Comment as-tu donc fait pour ne pas m'embrasser ?
Dans ses mains aussitôt la belle, avec adresse,
Cache à demi son front. Le berger triomphant
Par cent baisers alors satisfait sa tendresse.
Il gagnoit de bien peu. Las ! encore un moment,
L'amour emportoit sa promesse.

IDYLLE XV.

L'ESPÉRANCE.

Le vieillard LAMON, LYSIS, et sa femme tenant son fils à la mamelle.

LAMON.

Amis, quel désespoir est peint sur vos visages!
Pourquoi fouler aux pieds vos naissantes moissons?

LISIS.

Laisse-nous fuir ces odieux rivages.

LAMON.

Quoi! lorsque par vos soins ces champs rendus féconds...

LYSIS.

Que ne sont-ils encor rongés d'herbes sauvages!

LA FEMME.

O cher époux! enchaînés à tes pas,
Mon fils et moi, toujours nous suivons notre père.
Mais cependant pourquoi fuir ta chaumière?
Quand le sort nous poursuit, quel autre asyle, hélas!
S'ouvriroit à notre misère?

LYSIS.

Un désert, ou la mort. Ces infâmes bourreaux,
A quels excès ils portoient la furie!
Dans leur avare barbarie
Ils m'auroient arraché jusqu'à ces vils lambeaux.

LAMON.

La paix fleurit sur cette heureuse terre,
Et tu parles de ravisseurs!

LYSIS.

Ah! Lamon, non jamais la guerre
N'enfanta de telles horreurs.
Tu sais quel ciel brûlant a dévoré nos plaines.
Filles d'un sol ingrat, mes débiles moissons,
Respirant du midi les impures haleines,
De germes avortés ont couvert leurs sillons,
Tandis qu'un sol heureux voyoit fleurir les tiennes.
Et parce que la terre a trompé mes travaux,
Parce que dans l'horreur d'une affreuse indigence
Je n'ai pu satisfaire à d'accablans impôts;
Sans pitié pour mon impuissance,
Ils sont venus, Lamon... Peins-toi ces scélérats,
Sur nos murs dépouillés roulant un œil farouche,
Meurtrissant mon épouse arrachée à mes bras,
Et nous ravissant notre couche.
Arrêtés par la loi dans leur cruel larcin,
Ces monstres à regret nous laissent nos charrues.

Ont-ils

Ont-ils cru qu'épuisé de douleur et de faim,
Pour assouvir d'exécrables sangsues,
J'irois d'un champ maudit creuser encor le sein?
S'ils pensent que la vie ait pour nous tant de charmes,
Qu'ils viennent essayer nos pénibles labeurs!
O sillons trop long-temps baignés de mes sueurs,
Vous ne boirez plus que mes larmes!

LAMON.

Dieu! se peut-il? quoi! sans être attendris,
Des humains dépouillent leur frère?

LA FEMME.

Eux, touchés de notre misère,
Eux qui m'ont enlevé le berceau de mon fils!

LYSIS *prenamt son fils d'entre les bras de sa femme, et le pressant contre son cœur.*

Malheureux fruits de nos tendresses,
Falloit-il naître, hélas! pour un si triste sort?
De tes bras innocens d'où vient que tu me presses?

(*Le détournant de lui.*)

Finis ces touchantes caresses!
Tu ne sais pas les vœux que je fais pour ta mort!

LA FEMME, *reprenant son fils.*

Barbare! qu'as-tu dit?

LYSIS.

Oui, plût au ciel!..

LA FEMME.

Arrête.
Crois-tu que mon enfant me soit moins cher qu'à toi?
Tu veux qu'il vive, et réponds-moi,
Dis; sais-tu seulement où reposer sa tête?
Tu veux qu'il vive, et dans ton sein
Trouvera-t-il un lait que va tarir la faim?
Te fais-tu donc un jeu des prières humaines,
Dieu, qu'on peint si sensible au cri de nos douleurs?
Je demandois un fils pour soulager mes peines;
Et tu me l'as donné pour combler mes malheurs.

LAMON.

Modère, mon ami, cette douleur amère.
Puisque le ciel épargna mes moissons,
Viens, je n'ai point d'enfans, je veux être ton père.
Toi, ta femme, et ton fils, venez dans ma chaumière,
Venez, le peu que j'ai nous le partagerons.

LA FEMME.

Quoi! bienfaisant vieillard, quand tout nous abandonne?

LYSIS.

Moi, j'irois abuser de ses dons généreux!

LAMON.

Viens, ne crains point, nous serons tous heureux.
L'ami du laboureur est assis près du trône.

LYSIS.

Ciel! qu'entends-je?

LAMON.

Oui, Lysis, l'ami du laboureur,
Grace te soit rendue, ô notre jeune prince,
Pour le choix bienfaisant qu'a su former ton cœur!
Turgot faisoit fleurir une vaste province,
Tu veux que tout l'état lui doive son bonheur.
Vois déjà de quel zèle il suit ce noble ouvrage!
Sourd aux clameurs de ses vils ennemis,
Soutiens de ton pouvoir son généreux courage.
Liberté pour nos champs! ce don est le seul gage
De tous les biens qu'il t'a promis.
Oui, si ton cœur, touché de nos misères,
Veut rendre à nos hameaux la richesse et la paix,
Si, jusques à ce jour le plus tendre des pères,
Tu veux toujours répondre à tes premiers bienfaits,
Donne, donne à Turgot ta pleine confiance.
Vois comme les méchans en ont déja pâli.

LYSIS.

Quoi! nous verrions encor refleurir l'abondance!

LAMON.

Comment se refuser cette douce espérance?
Henri vient de renaître, il retrouve Sully.

IDYLLE XVI.

L'INCONSTANCE,

OU

LE PAUVRE PHILÈNE.

Si je peins ici les malheurs
Où bien souvent l'amour nous jette,
Je n'en veux point au dieu des cœurs,
N'ai-je pas le cœur de Lisette?
Ce que je veux, c'est qu'un jour l'avenir
D'un malheureux berger dans ces vers s'entretienne.
Venez, tendres amans, et du pauvre Philène
Conservez bien le souvenir.

Tous ces biens étoient son troupeau;
Tout son bonheur une bergère.
Pour quelques jours, loin du hameau,
Elle devoit suivre son père.
Que de sermens avant que de partir!
Sylvie, ah! qui l'eût dit que ta foi fût si vaine!
Pleurez, tendres amans, et du pauvre Philène
Conservez bien le souvenir.

Huit jours entiers s'étoient passés,
Il n'entendoit point parler d'elle.
Tendres cœurs, vous sentez assez
Quelle étoit sa peine cruelle.
Voici les vers qu'en son triste loisir
Ce malheureux berger grava sur un vieux chêne;
Ecoutez-les, de grace, et du pauvre Philène
Conservez bien le souvenir.

Il n'est plus de bonheur pour moi;
Tu me fuis, cruelle Sylvie.
Comment vivrai-je loin de toi
Qui faisois le sort de ma vie?
Dans les langueurs d'un stérile desir,
De mes jours importuns je vais traînant la chaîne;
Mais toi, qui sait, hélas! si du pauvre Philène
Tu conserves le souvenir?

De nos derniers embrassemens
Rappelle-toi la douce ivresse;
Souviens-toi combien de sermens
Te répondent de ma tendresse.
Je suis bien sûr de ne les point trahir,
Moi qui saurois t'aimer accablé de ta haine.
Mais toi, qui sait, hélas! si du pauvre Philène
Tu conserves le souvenir?

Pardonne, je connois ton cœur;
Non, Sylvie, il n'est point volage.

Mais contre un berger séducteur
Comment se défendre à ton âge?
Par des pleurs feints il saura t'attendrir;
Tu croiras que mon ame a passé dans la sienne.
Qui peut répondre alors que du pauvre Philène
Tu conserves le souvenir?

En ces mots, le tendre pasteur
Formoit ses douloureuses plaintes.
Mais, hélas! Sylvie, à son cœur
Devoit porter d'autres atteintes.
Quel morne effroi vient un jour le saisir!
Il entend Pholoé qui dit à Célimène:
Tyrcis aime Sylvie, et du pauvre Philène
Elle a perdu le souvenir.

Le cœur déchiré de ce trait,
Il vole soudain vers sa belle.
Quel spectacle! dans un bosquet
Il voit Tyrcis, et l'infidelle...
Il tombe. En vain on veut le secourir,
Le souffle de la mort a glacé son haleine.
Sylvie apprend sa fin... Mais Tyrcis de Philène
A remplacé le souvenir.

O monstre de déloyauté!
Les dieux n'ont-ils mis leur puissance
A te donner tant de beauté,
Que pour servir ton inconstance?

Ah! que ces dieux ardens à te punir,
A l'horreur de ton crime en mesurent la peine!
Jouet de vingt bergers, que du tendre Philène
Tu conserves le souvenir.

Si j'ai peint ici les malheurs,
Où bien souvent l'amour nous jette,
Je n'en veux point au dieu des cœurs :
N'ai-je pas le cœur de Lisette ?
Ce que je veux, c'est qu'un jour l'avenir
D'un malheureux berger dans ces vers s'entretienne.
Allez, tendres amans, et du pauvre Philène
Gardez toujours le souvenir.

IDYLLE XVII.

L'ORAGE FAVORABLE.

Pourquoi prendre, ô Thémire, un maintien si sévère?
Puisqu'on ne peut risquer, sans te déplaire,
Un mot, un petit mot, le moindre mot d'amour,
Las! il faut bien que j'apprenne à me taire.
Mais vois quelles vapeurs obscurcissent le jour;
Entends de toutes parts les autans, sur nos têtes,

Assembler à grand bruit tempêtes sur tempêtes.
Si tu veux au bercail ramener ton troupeau,
Je viens t'offrir de le conduire,
Aux accords de mon chalumeau.
Tu ris de mes craintes, Thémire;
Ne tardons point, crois-moi, de rentrer au hameau;
Vois les vents échappés des flancs de ces montagnes
Renverser les épis dans le creux des sillons;
Et jusqu'aux cieux, pousser, en tourbillons,
Le sable épars sur les campagnes.
Ce bruissement sourd de la sombre forêt,
Ces nuages obscurs fondant en large pluie,
Ces longs cris des oiseaux, et leur vol inquiet,
Ces fleurs laissant tomber leur couronne flétrie,
Tout me présage. Eh bien! dieux! quels affreux éclairs!
On croiroit voir, sous les coups du tonnerre,
S'écrouler la voûte des airs,
Et les cieux s'engloutir dans les flancs de la terre.
Tu cours. Il n'est plus temps. Viens. Où vas-tu? Suis-moi.
Ton chien sous ce rocher nous découvre un asyle.
Suivons-le. Tu pâlis; Thémire, sois tranquille,
Sans te parler d'amour, j'y serai près de toi.
Ce lieu, de deux amans, fut souvent la retraite.
Qu'il vit de doux larcins et de tendres faveurs!
Il va n'être témoin que d'une ardeur discrète;
Hélas! il ne verra que d'injustes rigueurs.
Quel berger cependant plus fidèle ou plus tendre,
Mérita mieux?.. Mais non, non, cachons mon tourment.

Thémire, tu croirois que je veux te surprendre.
Pourtant si tu voulois, si tu voulois m'entendre !
Quand pourrois-je trouver un plus heureux moment ?
Mais quoi ! dans ta frayeur, tremblante et sans haleine,
Comme si tu craignois que je pusse te fuir,
    Tu serres ma main dans la tienne,
    Pour tâcher de me retenir.
Connois-toi donc, Thémire. Est-ce par la contrainte
    Que l'on s'enchaîne à tes genoux?
Moi te fuir ? de mon sort un dieu seroit jaloux.
Mais ce bonheur, hélas ! je le dois à la crainte.
Thémire : ah ! si c'étoit un sentiment plus doux !
Laisse-moi m'abuser. Cette erreur m'est si chère !
Quoi ! sur tes fiers dédains je m'étois donc mépris.
    Cet air froid qui me désespère,
La pudeur te le donne, et non pas le mépris.
Tu ne me réponds rien, cruelle; est-ce le prix
Dont tu devrois... Mais quoi ! tu baisses ta paupière.
Ta rougeur... un soupir... Thémire, tu souris.
Ah ! c'est m'en dire assez ; oui, j'entends ce langage.
Et toi, qui de mes maux devois finir le cours,
Redouble tes fureurs, ô bienfaisant orage !
    Voici le plus beau de mes jours.

IDYLLE XVIII.

LES BERGÈRES AU BAIN.

IRIS ET ÉGLÉ.

ÉGLÉ.

Quoique penché vers l'horizon,
Le soleil de ses feux dévore le bocage.
Veux-tu m'en croire, Iris? allons sur ce rivage;
Parmi des touffes de gazon,
Nous pourrons y goûter la fraîcheur de l'ombrage.

IRIS.

Allons, allons, Eglé, je suis tes pas.
Avance encore un peu. Ces bouquets de lilas
Me retombent sur le visage.

ÉGLÉ.

Nous sommes bien ici. Dieux! quel ruisseau charmant!
On voit jusqu'au fond de son onde.
Ecoute, Iris, l'air est brûlant,
La source n'est pas bien profonde,
Plongeons-nous dans ses eaux jusqu'au sein seulement.



Les Bergères au bain.

Marillier del. Delignon sculp.

IRIS.

Et si l'on vient ! tu sais que je suis si craintive !

ÉGLÉ.

Aucun berger ne sait notre dessein,
Aucun sentier ne mène à cette rive ;
Ce feuillage entr'ouvert par un zéphir badin,
Ne laisse entrer qu'une lueur furtive,
Et puis se referme soudain.

IRIS.

Ta confiance me rassure ;
Si tu l'oses, Eglé, je puis l'oser vraiment.
Elles ont dit. Leur dernier vêtement
Déjà tombe sur la verdure ;
Les flots déjà, d'une fraîche ceinture,
Embrassent leur corps frémissant.
Long-temps ces flots caressent chaque belle ;
Eglé, parmi des joncs allant enfin s'asseoir :
Qu'allons-nous faire, Iris? çà lui dit-elle,
Pour passer le temps jusqu'au soir,
Si nous chantions quelque chanson nouvelle ?

IRIS.

Y penses-tu ? chanter ! le beau projet !
Dans le bosquet voisin veux-tu te faire entendre?

ÉGLÉ.

Ah ! je n'y songeois plus,

IRIS.

Pour nous faire surprendre
Par quelque berger indiscret.

ÉGLÉ.

Eh bien! parlons tout bas. Sais-tu ce qu'il faut faire ?
Conte-moi quelque histoire, une histoire d'amour.
Tu raconteras la première,
J'en dirai quelqu'autre à mon tour.

IRIS.

J'en sais bien une assez jolie,
Mais. . . .

ÉGLÉ.

Crois que ce feuillage est moins discret que moi.

IRIS.

Oh! pour celle-ci, non. C'en est une autre.

ÉGLÉ.

Eh quoi!
Te cacher de ta bonne amie!
Ai-je un penser qui ne soit pas à toi?

IRIS.

Tiens donc, écarte un peu les branches de ce saule.
De ce coteau lointain vois-tu bien le sommet?
Et ce vieux cerisier... Mais ne suis-je pas folle?
Te dire mon plus grand secret!

ÉGLÉ.

Que crains-tu?

IRIS.

Je ne sais, et cependant je n'ose.

ÉGLÉ.

Les jeunes filles, dans le bain,
Se cachent-elles quelque chose ?

IRIS.

Il est vrai ; mais....

ÉGLÉ.

L'histoire étoit en si bon train !

IRIS.

Une autre fois peut-être....

ÉGLÉ.

Eh ! bons dieux ! quel mystère !
Veux-tu la dire ou non ? .. tu ne veux pas ? .. Eh bien,
Va, garde ton secret, je garderai le mien.
J'avois aussi des aveux à te faire ;
Mais tu n'en sauras jamais rien.

IRIS.

Tu me diras donc tout ? Que tu deviens pressante ?
Allons, embrassons-nous. Du coteau que tu vois,
Hier au soir, Eglé, je remontois la pente,
J'entends mon nom chanté par une douce voix,
Et la chanson étoit charmante.
Confuse, je m'arrête, et, non pas sans rougir,
Je parcours d'un regard tout ce qui m'environne ;

Mais j'ai beau regarder, je n'apperçois personne.
J'avance... vers mes pas la voix semble venir.
J'avance encor; la voix vient du côté contraire.
C'étoit du cerisier, Eglé, qu'elle partoit,
Et je l'avois passé. La chanson me nommoit;
Mais Iris est le nom de mainte autre bergère :
Si ce n'étoit pas moi! .. Dis, que devois-je faire?
Les yeux baissés et l'esprit inquiet,
Je gagne à pas lents ma chaumière.
Sur l'arbre cependant tu crois bien que par fois
Je portai l'œil; mais j'étois si troublée,
Que je ne pus y voir personne. Enfin la voix
Se tut. Et, l'avoûrai-je?... Ah! j'en fus désolée.

ÉGLÉ.

Oui! mais le lendemain....

IRIS.

Dis, la nuit même.

ÉGLÉ.

Bon!

IRIS.

Ecoute. Dans ma couche à peine suis-je entrée,
J'entends la même voix et la même chanson,
Les mêmes que dans la soirée.
Tu ris. Ce n'est pas tout. Le flambeau de la nuit
Versoit sur notre toit sa paisible lumière.
e vois (l'ombre en venoit jusqu'au pied de mon lit),
Je vois à ma fenêtre un berger qui, sans bruit,

Y suspend en festons sa guirlande légère.
Je crus que mon esprit, par un rêve égaré,
Se formoit à plaisir ce gracieux mensonge.
Aussi, quand le berger dût s'être retiré,
(Ne falloit-il pas voir si ce n'étoit qu'un songe?)
Je me lève, je vais, j'ouvre... Dieux! sous ma main,
Je trouve, dans une corbeille,
Des fruits, Eglé, d'un goût si fin,
Puis une rose si vermeille!

ÉGLÉ.

Et, sais-tu quel berger?....

IRIS.

Oh! oui : car cette fois,
Je ne me trompe point, j'ai reconnu sa voix.

ÉGLÉ.

Et son nom?

IRIS.

Oh! voilà ce qu'on ne peut te dire!

ÉGLÉ.

Non, non, ne me dis point que c'étoit Sylvanire.

IRIS.

Qui! ton frère?

ÉGLÉ.

Oui, lui-même. Ah! je vois maintenant
Pourquoi de sa corbeille il soignoit tant l'ouvrage.
Moi, qui me promettois un si joli présent!
Il en a fait, sans doute, un bien meilleur usage.

IRIS.

Qui te dit que c'est lui?

ÉGLÉ.

Qui? ta vive rougeur,
Et tes regards baissés; tout trahit le mystère.
Tu te caches, Iris? est-ce un si grand malheur?
Mon frère t'aime... Eh bien! aime mon frère;
Je te chéris déjà comme ma sœur.

IRIS.

Oui, mais il ne faut point lui dire que je l'aime.
Un berger, à notre air, assez tôt le connoît.

ÉGLÉ.

J'ai peur de garder ton secret
Bien mieux encore que toi-même.
Mais, puisque c'est à moi de parler à mon tour,
Tu sais qu'à la moisson, Lycas, de sa naissance,
Par un festin joyeux solemnisa le jour.
Myrtil y vint, Myrtil, tel qu'on nous peint l'Amour.
Tous les deux, par hasard, nous ouvrîmes la danse.
Dieux! de quel pied léger... mais, écoutons, j'entends
Un grand bruit....

IRIS.

Que seroit-ce?

ÉGLÉ.

Il redouble, il approche.

IRIS.

O nymphes, sauvez-nous?

ÉGLÉ.

Prenons nos vêtemens,

Enfuyons-nous sous cette roche.
L'une et l'autre soudain fuit comme un passereau,
Qu'un vorace épervier poursuit à tire d'ailes.
Et ce n'étoit qu'un faon, aussi timide qu'elles,
Qui venoit se baigner dans le même ruisseau.

IDYLLE XIX.

LE TORRENT.

ORGUEILLEUX enfant de l'orage,
Dans tes flots, rapide torrent,
Ouvre-moi, de grace, un passage.
Je vole à Chloris qui m'attend.
Chloris, au lever de l'aurore,
Doit se rendre sur ces coteaux.
Tu vois quel ennui me dévore,
Et tu sembles grossir encore
Le courant fougueux de tes eaux!

E. D.

Ai-je mérité ta colère?
Sur tes bords, moi, qui tous les jours
Prends soin d'amener ma bergère?
Au bruit de ton onde légère,
Moi, qui viens chanter mes amours?
Fiers de leur antique mémoire,
Si déjà cent fleuves féconds
Deviennent jaloux de ta gloire,
Tu ne le dois qu'à mes chansons.
Lorsque l'été, dans nos bocages,
Verse ses bouillantes ardeurs,
Si tes nymphes, sur leurs rivages,
Du sommeil goûtent les douceurs,
Elles me doivent ces ombrages.
Un moment suspends tes fureurs.
Hier à peine, de ta source,
Tu coulois, timide ruisseau:
Détaché d'un humble arbrisseau,
Un feuillage eût borné ta course.
Aujourd'hui, torrent orageux,
Tu répands l'effroi sur tes traces;
Dans ces champs témoins de nos jeux,
Tu roules tes flots écumeux,
Ma voix te conjure, et tu passes.
Eh bien! hâte-toi de jouir
De cette grandeur étrangère;
Telle qu'une ombre mensongère,
Tu vas la voir s'évanouir.

Et moi, sur ta rive honteuse,
D'un seul pas franchissant ton lit,
Je te verrai, dans ton dépit,
Ne traîner qu'une onde bourbeuse
Jusqu'au fleuve qui t'engloutit.

IDYLLE XX.

LE PETIT BERGER BIENFAISANT.

LYCAS ET MYRTIL.

Pour réchauffer les glaces de son âge,
Aux feux naissans du jour, devant son toit assis,
Lycas vit, près de lui, Myrtil, son petit-fils.
Myrtil comptoit déjà le dixième feuillage.
Et, du vieillard, les regards attendris,
Parmi ses traits naïfs retrouvoient son image.
Il le prit dans ses bras; et lui parlant des dieux,
De son petit troupeau, des jeux de son enfance,
Des plaisirs qu'aux bons cœurs donne la bienfaisance,
Il vit, à ce discours, des pleurs baigner ses yeux.
Tu pleures, lui dit-il; ce que tu viens d'entendre,

Jusqu'à ce point, mon fils, n'émeut pas seul ton cœur.
Non, il est agité d'un sentiment plus tendre ;
Laisse-moi avec toi partager la douceur.
Myrtil vouloit sécher ses larmes,
Elles couloient toujours. — Mon père, ah! je sens bien...
Oui, je le sens, rien n'est si plein de charmes,
Que de pouvoir faire du bien.
— Mais pourquoi donc, Myrtil, détournes-tu la vue ?
Tes pleurs redoublent. Autrefois,
Tu m'aurois laissé lire en ton ame ingénue ;
Tu ne m'aimes plus, je le vois.
— Qui, moi, ne plus t'aimer! le croirois-tu, mon père ?
Eh bien, tu sauras tout. Je vais te l'avouer.
Si je le fais, au moins, ce n'est que pour te plaire.
Tu me l'as dit souvent : du bien qu'on a pu faire
Doit-on être jaloux de s'entendre louer ?
Ma plus jeune brebis, hier, pendant l'orage,
S'étoit perdue au fond du bois.
J'allois pour la chercher. D'une roche sauvage,
J'entends de loin sortir une tremblante voix.
Je m'approche, c'étoit un vieillard de ton âge.
Il portoit sur son dos un fardeau bien pesant,
Qu'il fit glisser à terre en soupirant.
Quel sort cruel, dit-il, après un court silence !
N'aurai-je donc jamais un moment de repos ?
Faut-il, quand l'homme oisif nage dans l'abondance,
D'un vil pain de douleur voir payer mes travaux ?
Aux ardeurs du midi, sur la terre embrasée,

Errant, accablé de ce faix,
Je trouve enfin, je trouve ce lieu frais ;
Mais rien pour réparer ma vigueur épuisée.
Mon toit est loin encore ; et, fût-il proche, hélas !
Mes genoux chancelans, sous le poids qui m'accable,
Ne sauroient plus me traîner à cent pas.
Pourtant contre les dieux je ne murmure pas ;
Ils m'ont tendu toujours une main secourable.
Il dit, et sur son faix il s'étend. Moi soudain
Je vole ici. Sans rien dire à ma mère,
Je prends des fruits nouveaux, du lait frais et du pain,
Et cours soulager sa misère.
Il reposoit. Sans bruit, j'entre sous le rocher.
Je pose auprès de lui ma coupe et ma corbeille,
Et, parmi des buissons, je m'en vais me cacher.

Une heure passe, il se réveille.
Que le sommeil, dit-il, est un Dieu bienfaisant !
Le soir s'avance, allons. Quittons cette retraite.
Et reprenant son faix : Dieux ! comme il est pesant !
Mais n'a-t-il pas servi pour reposer ma tête ?
Peut-être que les dieux voudront guider mes pas.
Je puis, dans ces déserts, trouver une chaumière.
A ses côtés alors, il voit ma pannetière,
Et son fardeau retombe de ses bras.
Malheureux que je suis ! quel est ce vain mensonge
Qui m'égare dans mon sommeil ?
Je rêve encore. A mon réveil,
Tout va fuir; mais non, non: non, ce n'est point un songe ;

Il prend du lait, des fruits. O mortel généreux,
Qui te plais à cacher ta noble bienfaisance,
Reçois le doux transport de ma reconnoissance !
Que ne puis-je te voir et t'embrasser ! grands dieux !
Sur lui, sur tous les siens, répandez l'abondance.
Je suis rassasié; mais j'emporte ces fruits.
Je veux que mes enfans, ma femme, s'en nourrissent;
Qu'en une voix, ce soir, tous nos cœurs réunis
Chantent mon bienfaiteur, le chantent, le bénissent.
Il se lève à ces mots. Prompt à le devancer,
A travers les buissons je cours dans la prairie,
Et m'assieds en un lieu qu'il devoit traverser,
Il m'apperçoit. Mon fils; viens, dis-moi, je te prie,
Aurois-tu vu quelqu'un passer?
Non, dis-je, bon vieillard. Mais d'où viens-tu? sans doute
Tu t'es égaré dans ta route.
— Oui, mon ami, j'allois au village prochain.
Etranger dans ces lieux, je ne les puis connoître.
Je croyois par ce bois abréger mon chemin;
Mais il est si désert, que, sans un Dieu, peut-être,
J'y serois déjà mort et de soif et de faim.
Eh bien! à ce village il faut que je te mène,
Lui dis-je; sur mon bras appuie un peu ta main,
Pour me suivre avec moins de peine:
Si j'étois assez fort, je prendrois ton fardeau.
Et je le conduisis jusqu'au prochain hameau.
Tu l'as voulu savoir. Eh bien! voilà, mon père,
Ce qui de joie encor me fait tout tressaillir.

Ce que j'ai fait ne coûtoit rien à faire.
Si tu savois pourtant combien j'ai de plaisir
D'avoir de ce pauvre homme adouci la misère !
Si je suis si content pour si peu, dieux ! combien
Doit être heureux celui qui fait beaucoup de bien ?
Le sort peut maintenant me ravir la lumière,
Dit Lycas, sur son cœur pressant son petit-fils ;
Lorsque mes jours seront finis,
La bienfaisance encor vivra dans ma chaumière.

IDYLLE XXI.

LE PRÉSAGE.

MYSIS ET HYLAS.

MYSIS.

Dans le bosquet du temple de l'Amour,
J'étois allé consacrer une offrande ;
C'est ce panier, Hylas, que tu vis l'autre jour.
Je l'attachai, du bout de ma guirlande,
Au plus beau myrte d'alentour.
Hier, dans le bosquet, allant joindre Céphise,

Je voulus revoir mon panier.
O mon ami, quelle douce surprise!
J'apperçois sur l'anse un ramier.
Il roucouloit. J'approche. Il fuit à ma présence.
Dans mon panier je trouve un nid charmant.
Ils étoient deux petits. Nés depuis un moment,
Ils chantoient déjà leur naissance.
La mère, de son aile, ardente à les couvrir,
Sembloit me dire, en un touchant langage:
Te plairois-tu, berger, à nous faire souffrir?
Berger, ne trouble point un paisible ménage.
Attendri, je m'éloigne; et le père inquiet,
Qui voloit tout autour de feuillage en feuillage,
Sur le bord du panier retombe comme un trait.
Que sa compagne et lui, par de vives caresses
S'exprimoient leurs transports joyeux!
Et moi qui sentois tous leurs feux,
Je jouissois de leurs tendresses.
Or maintenant, toi, qu'un profond savoir
Rend depuis vingt moissons l'oracle du village,
Veux-tu m'expliquer ce présage?
Quelle espérance, Hylas, en dois-je concevoir?

HYLAS.

Que ta bergère et toi, dans une paix profonde,
Vous allez couler d'heureux jours;
Et que de Lucine féconde
Vous verrez bénir vos amours.

MYSIS.

MYSIS.

O quel présage heureux ta sagesse m'annonce!
Par les dieux immortels! je l'expliquois ainsi.
Adieu, prends ce chevreau. Céphise est près d'ici:
Elle va mieux encore me payer ta réponse.

IDYLLE XXII.

LA TEMPÊTE.

LYCAS ET PALÉMON.

Un silence effrayant s'étendoit dans les airs.
Tels que des monts altiers, de ténébreux nuages,
S'élevant pesamment de l'abime des mers,
Sur l'horison obscur entassoient les orages,
Les bergers, à grands pas, regagnoient les hameaux.
Seuls, du haut d'un rocher, dont la cime hardie
En demi-voûte au loin s'élançoit sur les flots,
Lycas et Palémon laissant fuir leurs troupeaux,
De l'orage naissant attendoient la furie.
Que j'aime, dit Lycas, ces lugubres horreurs!
Dépouillés de leurs fruits, nos champs, du noir Borée

N'ont plus à craindre les fureurs :
Je ne sais quel transport surmontant mes terreurs,
Verse en mon ame une ivresse sacrée.
Quel spectacle imposant frappe déjà nos yeux !
L'orage dort encor dans un morne silence ;
Mais qu'il s'éveillera d'un réveil furieux !
Si l'aspect d'un beau jour peint la bonté des dieux,
Qu'ils font dans la tempête éclater leur vengeance !

PALÉMON.

Ce n'est pas nous au moins que poursuivent leurs coups.
Qui pourroit leur déplaire en d'innocens asyles !
Elever nos troupeaux, rendre nos champs fertiles,
Ne sont point des forfaits dignes de leur courroux.

LYCAS.

Eh bien ! restons ici. La foudre, sur nos têtes,
Fait déjà retentir ses longs ébranlemens.
Du fond de leurs sombres retraites,
Entends-tu des troupeaux les sourds mugissemens ?
Ils sont tous déchaînés, les enfans des tempêtes.
Vois l'Olympe vomir un déluge de feux,
Des arbres fracassés vois se courber la aîme,
Et les flots combattus des vents séditieux,
En rochers escarpés s'élever jusqu'aux cieux,
Puis, énormes torrens, retomber dans l'abîme.

PALÉMON.

Ciel!.. un vaisseau, Lycas!.. A ces infortunés,
Sauvez, dieux immortels! sauvez du moins la vie.
Mais sur eux, à grand bruit, la vague appesantie...
Sous les flots tournoyans ils roulent entraînés...
Malheureux! pourquoi fuir votre douce patrie?
N'y pouviez-vous en paix goûter un heureux sort,
Sans affronter des mers l'horrible précipice?
Voyez où vous conduit une folle avarice;
Vous cherchiez la richesse, et vous trouvez la mort.

LYCAS.

De leurs larmes, en vain, vos enfans solitaires
Arroseront les foyers paternels;
En vain, dans leurs tendres prières,
Iront-ils de Neptune embrasser les autels;
Il est fermé pour vous le tombeau de vos pères.
Dieux! si vous nous aimez, ne souffrez pas au moins
Que, pour chercher comme eux une vaine opulence,
J'abandonne les champs où je pris la naissance,
Lorsque mon seul troupeau suffit à mes besoins.

PALÉMON.

Viens, descendons, Lycas. Peut-être sur la plage
Trouverons-nous leurs corps revomis par les flots;
S'ils vivent, de leurs sens nous leur rendrons l'usage;
S'ils ne sont plus, de propices tombeaux,
A leurs manes plaintifs, sur l'infernal rivage,

Vont assurer un éternel repos.
Ils descendent soudain. Etendu sur l'arène,
Un jeune homme y rendoit le soupir de la mort.
Rien ne put ranimer son expirante haleine.
Son tombeau, de leurs mains, fut creusé sur ce bord.
Et lorsqu'ils y venoient, au dieu du sombre empire,
Porter, en sa faveur, leurs vœux compatissans,
Des avares humains ils plaignoient le délire,
Et reprenoient joyeux leurs travaux innocens.

IDYLLE XXIII.

LA CHANSON DE LA NUIT.

L'AMOUR connoît-il le repos ?
Au temps où le sommeil d'une urne bienfaisante,
Verse à tous les mortels l'oubli de leurs travaux,
Daphnis veilloit au seuil du toit de son amante,
Et sur la plaine, et dans les airs,
Régnoit profondément un amoureux silence.
Phœbé, discret témoin, l'écho des champs déserts,
Etoient seuls dans sa confidence.
A demi-voix, Daphnis chanta ces vers.

La nuit livre au repos la nature épuisée;
O Philis ! du sommeil goûte en paix les douceurs,
Telle qu'au sein d'un lys dont la fraîche rosée,
Quand nul zéphyr encor ne balance les fleurs.

Vous, songes des hameaux, des plus douces images
Bercez légèrement son esprit satisfait;
N'offrez à ses regards que de verts pâturages,
Et de jeunes brebis plus blanches que leur lait.

Sous un berceau de myrte, au sein d'une onde pure,
Qu'elle croie agiter ses membres frémissans;
Tandis que mille oiseaux, cachés dans la verdure,
En un joyeux concert unissent leurs accens.

Qu'un de vous à ses pieds daigne enfin me conduire.
Elle ignore les maux qu'amour me fait souffrir.
Ah ! sur sa bouche alors puisse naître un sourire,
Et de son cœur ému s'échapper un soupir !

Ainsi chanta Daphnis. Puis d'une main légère,
En longs festons, au toit de sa bergère,
Il suspendit la rose et le jasmin.
Bientôt de sa cabane il reprit le chemin.

Les doux songes de l'espérance,
Des heures de la nuit, trompèrent la longueur.
Le jour alloit briller, joyeux il le devance,
Vole au toit de Philis, la cherche, à sa présence
Voit son front s'animer d'une vive rougeur.

Il voulut lui parler, n'en eut point le courage;
Mais il vit que des yeux la belle le suivit
Jusques au détour du bocage;
Elle avoit entendu la chanson de la nuit.

IDYLLE XXIV.

LE SÉNATEUR DEVENU BERGER.

Élevé, dans Corinthe, aux suprêmes grandeurs,
Contre d'avides oppresseurs,
Phoclès avoit du peuple embrassé la défense;
Mais, victime à son tour de leur lâche puissance,
Dépouillé de ses biens, privé de ses honneurs,
Banni des lieux de sa naissance,
Il se vit relégué parmi d'humbles pasteurs.
De ses concitoyens, la noire ingratitude,
Accabla quelque temps son cœur navré d'ennuis.
Il consumoit les jours, il consumoit les nuits,
A gémir dans la solitude.
Errant seul un matin en son nouveau séjour,
Le sort le conduisit sur de hautes montagnes,
D'où son œil, dans l'éclat des feux naissans du jour,
Embrassoit d'immenses campagnes.
Ici, sur des rochers, un torrent écumant
Précipitoit ses ondes en furie;
Là, de petits ruisseaux, sur la plaine fleurie,

S'enlaçoient amoureusement.
De cent parfums divers les essences légères,
Les trésors étalés au penchant des coteaux,
Les chants de l'alégresse, aux rustiques travaux,
Animant les bergers auprès de leurs bergères,
De mille voluptés à son ame étrangères;
Tout enivroit ses sens nouveaux.
Une extase silencieuse
Contint d'abord ses profonds sentimens;
Mais, n'en pouvant dompter la fougue impérieuse
Il laissa de sa bouche échapper ces accens:
Quels ravissans transports, ô nature, nature!
Que j'aime à contempler tes augustes beautés!
Quel faste pompeux des cités
Egale ta simple parure?
Pourquoi, dès ma naissance, arraché de ton sein,
Te viens-je, hélas! si tard, consacrer mon hommage?
Tous mes biens désormais vont couler de ta main.
O lois profondes du destin!
Mon bonheur, des méchans va donc être l'ouvrage.
Qu'ils ont été trompés dans leurs cruels desirs!
Je n'en veux point, ô dieux! d'autre vengeance;
Ils sont assez punis par les nouveaux plaisirs
Dont je leur dois la jouissance.
Et, que m'ont enlevé leurs indignes complots?
Avec des soins amers, des honneurs insipides
Quelques plaisirs faux et rapides,
Mêlés de pénibles travaux.

Ah ! mes plus vifs regrets ne sont pas pour moi-même.
Que vas-tu devenir, ô peuple infortuné ?
Aux piéges des méchans, sans guide, abandonné,
Où prendre un défenseur contre leur rage extrême ?
L'homme de bien pâlit, de mon sort consterné.
Plus que mes ennemis, ardent à me proscrire,
Ton aveugle inconstance a servi leur fureur ;
Je te pardonne ton erreur :
Leur voix calomnieuse avoit su te séduire,
Et tu n'as pu percer dans le fond de mon cœur.
Mais ces lâches amis, qui, de toute ma vie,
Ont connu, comme moi, les intimes secrets,
Par quelle affreuse perfidie
Ont-ils laissé noircir mes bienfaisans projets ?
Tandis que de mes dons leurs mains sont encor pleines,
Les ingrats m'ont fermé leurs cœurs vils et pervers ;
Je n'apporte ici que mes peines,
Et tous les cœurs me sont ouverts.
O bons bergers ! avec quelle tendresse
Vous m'avez reçu dans vos champs !
Par quels soins je vous vois consoler ma tristesse !
Le vieillard vient m'offrir ses entretiens touchans ;
La jeune bergère, ses chants,
L'enfant, une douce caresse.
Les voilà, les voilà, mes vrais, mes bons amis !
Avec vous désormais, ah ! souffrez que je vive !
Je n'y traînerai point une vieillesse oisive ;
Je veux être berger, donnez-moi des brebis,

A cultiver ces champs, mes mains sont toutes prêtes.
  Ne craignez pas que mes chagrins jaloux
Portent un air de deuil en ces calmes retraites.
  Je veux bientôt, aussi joyeux que vous,
    Me mêler à toutes vos fêtes.
Pardonnez-moi, grands dieux! si par d'affreux malheurs
Je vous ai reproché d'empoisonner ma vie;
Si, pour subir vos lois, fuyant de ma patrie,
J'ai tourné vers ses murs des yeux chargés de pleurs.
    Qui m'eût dit que votre sagesse,
    Du sein des plus vives douleurs,
A la félicité dût guider ma vieillesse?
Forêts, recevez-moi sous vos ombrages frais;
Laissez-moi parcourir vos paisibles chaumières.
Le fer n'est point caché dans mes mains meurtrières;
Je n'apporte chez vous que des pensers de paix.
O paisible ruisseau, sur ta rive fleurie
Je vais, devant les dieux, repasser tous mes jours,
Bien sûr, malgré les cris de l'implacable envie,
Bien sûr qu'aucun forfait n'en a souillé le cours.
Avant de t'abîmer dans les plaines profondes,
Tu vas répandre au loin la vie et la gaîté.
Si je ne goûte plus cette félicité,
Mes ans vont s'écouler, aussi purs que tes ondes,
    Dans le sein de l'éternité.

IDYLLE XXV. (1)

LE REPOS DE PHILIS.

Doux zéphirs, quittez ces feuillages;
Cessez vos jeux, petits oiseaux;
Vous, sans bruit, loin de ces rivages,
Bergers, emmenez vos troupeaux.
Feux dévorans du jour, mourez dans ces ombrages;
Au fond de vos rochers, dormez, bruyans échos;
Seul, et de loin, caché sous la verdure,
Chantre amoureux des bois, gasouille ta chanson!
Et toi, qui baignes ce gazon,
Frais ruisseau, suspends ton murmure;
Que tout repose en la nature:
Philis repose en ce vallon.

(1) Cette Idylle est extraite de l'Almanach des Muses 1779.

IDYLLE XXVI (1).

CLÉMENTINE ET LA ROSE.

JEUNE reine des fleurs, l'orgueil de la nature,
Toi que pour Psyché même auroit cueilli l'amour,
Prends ta robe vermeille, enrichis ta parure,
Tu vas de Clémentine habiter le séjour.
Ton front se réjouit d'étaler auprès d'elle
L'éclat de la beauté qui te soumet tes sœurs :
Moi, je triomphe aussi de te trouver si belle,
Pour te voir lui céder des tributs plus flatteurs.
Que le zéphir léger, sur ta tige orgueilleuse,
Te balance avec grace en son vol caressant ;
De ton sein, qui frémit sous sa bouche amoureuse,
Exhale en tes soupirs un parfum ravissant.
De ta tige flexible, imitant la mollesse,
Voluptueuse et fière, aisée avec grandeur,
Sa taille en ses contours va prendre ta souplesse,
Et son souffle embaumé nourrira ta fraîcheur.
Toujours belle, jamais d'une plus vive flamme

(1) Cette Idylle est extraite de l'Almanach des Muses 1783.

Tu ne vois s'animer tes tranquilles attraits ;
Tout, jusques aux desirs captivés dans son ame,
Varie à chaque instant le charme de ses traits.
De cent bras épineux, le ciel, pour ta défense,
Eut besoin de t'armer contre tes ravisseurs :
Son cœur simple et naïf, par sa seule innocence,
Echappe sans détour aux piéges séducteurs.
De ces tendres boutons, que ton sein fit éclore,
Tu ne dois jamais voir la fleur s'épanouir :
De ses nombreux enfans, un jour plus belle encore,
Elle verra ses traits dans leurs traits s'embellir.
Croissez, ô jeunes fleurs, et noblement rivales,
Formez-vous l'une à l'autre un plus brillant destin ;
Clémentine, avec toi, ne craindra plus d'égales,
Et tu n'en auras plus en régnant sur son sein.

FIN DES IDYLLES.

ROMANCE



Plaintes d'une femme abandonnée par son amant.

Marillier del. Delignon sculp.



ROMANCE PEEMIÈRE.

PLAINTES D'UNE FEMME

ABANDONNÉE PAR SON AMANT,

AUPRÈS DU BERCEAU DE SON FILS.

Dors, mon enfant, clos ta paupière,
Tes cris me déchirent le cœur :
Dors, mon enfant, ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.

Lorsque, par de douces tendresses,
Ton père sut gagner ma foi,
Il me sembloit, dans ses caresses,
Naïf, innocent comme toi.
Je le crus : où sont ses promesses ?
Il oublie et son fils et moi.

Dors, mon enfant, clos ta paupière ;
Tes cris me déchirent le cœur, etc.

Qu'à ton réveil, un doux sourire
Me soulage dans mon tourment !

De ton père, pour me séduire,
Tel fut l'aimable enchantement.
Qu'il connoissoit bien son empire,
Et qu'il en use méchamment!

Dors, mon enfant, clos ta paupière;
Tes cris me déchirent le cœur, etc.

Le cruel, hélas! il me quitte,
Il me laisse sans nul appui.
Je l'aimois tant avant sa fuite!
Oh! je l'aime encore aujourd'hui.
Oui, dans quelque lieu qu'il habite,
Mon amour habite avec lui.

Dors, mon enfant; clos ta paupière;
Tes cris me déchirent le cœur, etc.

Oui, le voilà, c'est son image
Que tu retraces à mes yeux.
Ta bouche aura son doux langage,
Ton front son air vif et joyeux.
Ne prends point son humeur volage,
Mais garde ses traits gracieux.

Dors, mon enfant, clos ta paupière;
Tes cris me déchirent le cœur, etc.

Tu ne peux concevoir encore
Ce qui m'arrache ces sanglots.

Que le chagrin qui me dévore
N'attaque jamais ton repos !
Se plaindre de ceux qu'on adore,
C'est le plus grand de tous les maux.

Dors, mon enfant, clos ta paupière ;
Tes cris me déchirent le cœur, etc.

Sur la terre il n'est plus personne
Qui se plaise à nous secourir.
Lorsque ton père m'abandonne,
A qui pourrois-je recourir ?
Ah ! tous les chagrins qu'il me donne,
Toi seul, tu les peux adoucir.

Dors, mon enfant, clos ta paupière ;
Tes cris me déchirent le cœur, etc.

Mêlons nos tristes destinées,
Et vivons ensemble toujours :
Deux victimes infortunées
Se doivent de tendres secours.
J'ai soin de tes jeunes années,
Tu prendras soin de mes vieux jours.

Dors, mon enfant, clos ta paupière ;
Tes cris me déchirent le cœur :
Dors, mon enfant, ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.

ROMANCE II.

LE LIT DE MYRTHÉ.

O LIT charmant, où ma Myrthé
Dort en paix, quoique sans défense ;
Temple secret de la beauté,
Va, ne crains rien de ma présence :
Je puis trouver la volupté
Au sein même de l'innocence.

Laisse-moi poser cette fleur
Sur le sein de ma bien-aimée ;
Qu'elle en respire la fraîcheur,
Et qu'une vapeur embaumée
Prête une nouvelle douceur
A son haleine parfumée.

O sommeil ! laisse-moi jouir
Du calme heureux où tu la plonges ;
Laisse mon image s'unir
Aux tendres erreurs de ses songes ;
Et que, sans avoir à rougir,
Elle se plaise à leurs mensonges.

Mais quel transport, en ce moment,
Agite son ame attendrie ?
Dieux ! pour qui ce soupir charmant
Qui meurt sur sa bouche fleurie ?
O ma Myrthé ! c'est ton amant
Qui fait ta douce rêverie.

Que tu dois me voir amoureux
Dans ce songe qui te caresse !
Mais un songe, au gré de mes vœux,
Te peindroit-il donc ma tendresse,
Lorsque moi-même je ne peux
T'en exprimer toute l'ivresse ?

Si jusqu'au retour du soleil,
Baigné de l'air qu'elle respire,
J'osois ici de son sommeil
Partager l'aimable délire !
Si je pouvais, à son réveil,
Surprendre son premier sourire !

Quand, demi-nue, et rougissant
Du plaisir de se voir si belle,
Elle ira sur son sein naissant
Déployer un voile fidèle,
Si j'osois, d'un œil caressant,
Chercher les appas qu'il recèle !

Mais non, de ces vœux indiscrets,
Loin de moi l'ardeur égarée !

Dors, ma Myrthé, repose en paix;
Qu'en cette retraite sacrée,
Tout soit pur comme tes attraits,
Timide comme ta pensée!

S'il m'en coûte quelques soupirs
A m'arracher de ta présence,
Je n'y perds pas tous mes plaisirs:
Sans offenser ton innocence,
J'emporte avec moi mes desirs,
Et les faveurs de l'espérance.

ROMANCE III.

L'INCONSTANCE.

VALLONS délicieux, ombrages solitaires,
Si les dieux sur la terre ont chéri leur séjour,
Voici les lieux, sans doute, où, près de nos bergères,
Ils oublioient l'Olympe en s'enivrant d'amour.

Hélas! il fut un temps où, dans cette retraite,
Cherchant des bois profonds l'abri silencieux,
Assis sous un feuillage, aux pieds de ma Lisette,
Je croyois avec elle habiter dans les cieux.

Que ces bords sont changés ! elle fuit, la cruelle ;
D'un voile ténébreux tout m'y semble couvert ?
Toute leur volupté s'est perdue avec elle,
Et ce charmant séjour m'est un affreux désert.

Le voici ce rocher, dont la voûte élancée
Nous cachoit, sous son ombre, aux feux brûlans du jour.
Cest là que sur mon sein mollement renversée,
Elle attachoit sur moi des yeux mourans d'amour.

C'est ici qu'au milieu des plus tendres caresses,
Sa bouche, tour-à-tour, épanchoit dans mon cœur
Ses reproches amis, doux comme ses tendresses,
Et les desirs secrets ravis à sa pudeur.

Ainsi couloient nos jours, pleins d'heures fortunées.
Tout excitoit en moi des transports ravissans.
Des fruits. de simples fleurs que Lise m'eût données,
Comme un présent des dieux enchantoient tous mes sens.

Ces fêtes des hameaux, où la danse bruyante
Des timides bergers enflamme les desirs,
Ces jeux, où dans la foule on poursuit son amante,
Ah ! ce n'étoient point là nos plus charmans plaisirs.

Qu'il étoit bien plus doux, seuls dans ces vertes plaines,
D'errer l'un près de l'autre, en nous donnant la main !
J'y chantois mes plaisirs, où, triste de ses peines,
En essuyant ses pleurs, je pleurois sur son sein.

Momens délicieux! aurois-je alors pu croire
Que Lisette oublîroit vos touchantes douceurs!
Faut-il qu'hélas! tout seul j'en garde la mémoire,
Moi qui n'y trouve plus qu'à nourrir mes douleurs!

Ah! ces tristes regrets sont le seul bien que j'aime.
Qu'ils remplissent mes jours! Sur ces jeunes ormeaux,
Jadis les confidens de mon bonheur suprême,
Auprès de mes plaisirs je veux tracer mes maux.

Dieux! si ces vers plaintifs, de son ame inflexible
Pouvoient un jour enfin adoucir la rigueur!
On n'eut point tant d'amour sans être encor sensible;
On n'a point, sans regrets, goûté tant de bonheur.

Nourrissons jusqu'au soir cette douce espérance.
Que son baume se mêle aux pavots du sommeil;
Et que jamais pour moi le jour ne recommence,
Sans qu'elle vienne aussi me luire à mon réveil.

ROMANCE IV.

L'HERMITE.

HERMITE, bon hermite, ici, dans la bruyère,
A mes pieds égarés viens frayer un chemin.
Je vois, dans ce vallon, briller une lumière :
Est-ce un hospice ouvert au pauvre pélerin ?

Oh ! garde-toi, mon fils, d'une erreur dangereuse ;
Crains d'engager tes pas dans l'horreur de la nuit ;
Ce sont des feux errans, dont la lueur trompeuse
Cherche le voyageur, l'appelle et le trahit.

Tu ne peux dans ces bois trouver un autre asyle ;
Viens, ma porte est ouverte au fils de l'étranger :
Un doux miel, quelques fruits, un lit frais et tranquille ;
Voilà tous mes trésors, tu peux les partager.

Mes agneaux, dans les champs, libres comme moi-même,
Craignent peu que mon bras leur ravisse le jour.
La pitié qu'a pour moi la puissance suprême,
A la foible brebis je la donne à mon tour.

Mais, tu le vois, au pied de ces vertes montagnes,
D'un repas innocent je cueille les douceurs ;

Un lait pur, le ruisseau qui baigne ces campagnes,
Aisément de ma soif appaisent les ardeurs.

Viens sous mon toit de chaume où le bonheur repose,
Viens, chasse devant toi les ennuis et les soins.
Nos besoins sur la terre, ami, sont peu de chose;
Et combien peu de temps avons-nous ces besoins?

Comme en un beau matin la rosée amoureuse
D'un lys à peine éclos cherche à s'ouvrir la fleur,
Telle de ce discours l'éloquence onctueuse
Pénétroit l'étranger, et couloit dans son cœur.

L'hermite prend sa main, et vers un frais bocage
Le guide, en l'animant d'un sourire ingénu.
C'est là que, dans la paix d'un riant hermitage,
Au reste des mortels il vivoit inconnu.

Les trésors qu'en ses murs la cabane recèle,
Ne sont point défendus par des verroux puissans;
Un loquet, rattaché d'une simple ficelle,
Ouvre un accès facile aux besoins des passans.

Ils entrent; c'était l'heure, où, près de sa famille,
L'homme revient du jour suspendre le labeur.
L'hermite en son foyer souffle un feu qui pétille,
Pour recréer les sens de son hôte rêveur.

Bientôt de fruits vermeils sa table est décorée;
Il choisit les plus doux, l'invite à s'en nourrir;

Puis, laissant pour ce soir la légende sacrée,
Par des récits joyeux il veut le réjouir.

Mais rien de l'étranger n'adoucit la tristesse;
Du poids de sa douleur il se sent accabler :
C'est en vain qu'il combat le trouble qui le presse,
Des larmes de ses yeux commencent à couler.

L'hermite voit ses maux, son ame en est saisie.
Jeune homme, lui dit-il, qui cause tes chagrins?
Sont-ce des biens perdus, une amitié trahie?
Est-ce un amour payé par d'injustes dédains?

Va, les plaisirs de l'or sont des biens infidèles.
Qu'est-ce que l'amitié qui fuit le malheureux?
L'amour n'est ici-bas qu'au nid de tourterelles,
Dans le cœur d'une femme il haïroit ses feux.

Courage, mon ami, fuis un sexe perfide;
Je connois mieux que toi sa trompeuse douceur.
Il dit : et sur le front de son hôte timide,
Il voit naitre à ces mots le trouble et la rougeur.

De tous ses sens bientôt l'étranger perd l'usage;
L'hermite secourable entr'ouvre ses habits;
Par un sein palpitant qui se fraie un passage,
D'un sexe déguisé les secrets sont trahis.

Ce voyageur n'est plus qu'une fille ingénue,
Qui reprend par degrés ses esprits languissans,

Mais qui, n'osant sur lui lever encor la vue,
Exhale ainsi sa peine en ces tristes accens.

Mon père, pardonnez, si, dans cette retraite,
Moi profane, je viens troubler votre repos :
Vous voyez, à l'état où la douleur me jette,
Quelle tendre pitié vous devez à mes maux.

Mes yeux ont vu le jour sur les rives du Tage;
Mon père, que je pleure, étoit noble et puissant :
C'est pour moi qu'il aimoit son immense héritage;
Ma mère n'étoit plus; j'étois son seul enfant.

Des charmes que du ciel j'obtins dans sa colère,
L'adolescence à peine eut déployé la fleur,
Vingt rivaux empressés, sous les yeux de mon père,
Vinrent se disputer l'empire de mon cœur...

Les uns, nés généreux, ignoroient l'artifice,
Et par mes seuls attraits se laissoient enflammer;
D'autres, d'un faux transport masquant leur avarice,
Aimoient mon opulence, et feignoient de m'aimer.

Leurs soins, sans m'attendrir, amusoient ma jeunesse;
En vain dans leurs tournois ils brilloient chaque jour :
Tharsis en tous ces jeux signaloit son adresse,
Et, m'en offrant le prix, n'osoit parler d'amour.

Vêtu sans un vain luxe en sa noble élégance,
Il ne tenoit du sort ni trésors, ni grandeur.

Ses

Ses talens formoient seuls l'éclat de sa naissance,
Son cœur fut tout son bien, et j'avois tout son cœur.

Les premiers feux du jour dans un ciel sans nuages,
La rose épanouie au souffle d'un vent frais,
Ne pourroient vous offrir que de foibles images
De l'aimable candeur que respiroient ses traits.

Et moi, ceignant mon front d'un rebut inflexible,
Cruelle, je plongeois ses beaux jours dans le deuil;
Et tandis qu'à ses feux mon ame étoit sensible,
Des peines qu'il souffroit j'enivrois mon orgueil.

Long-temps son cœur soumis dévora ces outrages :
Mais enfin, accablé par mes sanglants dédains,
Il traîna ses douleurs dans ces forêts sauvages,
Où l'on dit que le ciel a fini ses destins.

Hélas! il n'est donc plus, et j'ai fait son supplice,
Oh! ce n'est point assez d'un stérile remords :
Jamais je n'expierai mon barbare caprice,
Qu'en mourant sur la tombe où l'enferme la mort.

Qui me la montrera, cette tombe chérie?
Et dans mon désespoir j'y cours m'ensevelir.
C'est ainsi que pour moi Tharsis perdit la vie,
C'est ainsi que pour lui je veux aussi mourir.

Non, non, dit en tombant à ses pieds qu'il embrasse;
Non, dit l'hermite en pleurs, non, tu ne mourras pas.

La belle, avec fierté, repousse son audace :
Mais quoi ! Dieu, c'est Tharsis qui la tient dans ses bras.

Regarde-moi, dit-il, ô ma chère Zélie !
Oui, c'est moi, c'est Tharsis ; il t'adore toujours.
Reconnois ton amant que tu rends à la vie,
Et qui, sans te revoir, croyoit finir ses jours.

Oh ! qui m'auroit promis le sort qui nous rassemble ?
Je serai tout pour toi ; tu seras tout mon bien.
Séparés si long-temps, nous vivrons donc ensemble ;
Et mon dernier soupir se perdra dans le tien.

ROMANCE V.

LA FUNESTE VENGEANCE

DE LA JALOUSIE.

CONDAMNÉE à souffrir du jour de sa naissance ;
Orpheline en ses premiers ans,
Isaballe veilloit sur sa fleur d'innocence
Chez un seigneur de ses parens.

Or, ce seigneur naguère avoit pris une femme,
Pour ses biens, non pour sa beauté.
Jamais des traits si durs n'annoncèrent une ame
Plus noire de méchanceté.

Voyant de son mari la pupille chérie
Toujours plus belle chaque jour,
La voilà qui, bientôt, se met en fantaisie
Que son tuteur l'aime d'amour.
D'abord elle lui montre un front rude et sévère,
Lui dit à peine un mot, ou deux;
Puis fougueuse bientôt l'accable, en sa colère,
De mille reproches honteux.

Isabelle à ses cris opposoit le silence;
A ses outrages, le respect;
Crainte de ses soupçons n'osoit fuir sa présence,
Quoique tremblante à son aspect.
En vain elle croyoit, de sa tante cruelle,
Désarmer un jour le courroux:
Hélas! vit-on jamais la timide gazelle
Adoucir la fureur des loups?

Pour n'apporter le trouble en la paix du ménage,
Taisant ses maux à son tuteur,
Le jour, elle cachoit, sous un riant visage,
Les soucis qui poignoient son cœur.
Mais lorsque dans sa chambre à minuit retirée,
Seule, elle pouvoit s'y livrer,

Un Turc qui, par hasard, l'auroit vue éplorée,
Un Turc se fût mis à pleurer.

Son tuteur cependant, fier de la voir si belle,
Quoique fidèle à sa moitié,
Laissoit toujours ses yeux chercher ceux d'Isabelle,
Et lui sourioit d'amitié.
Puis, sans rien soupçonner de la rage funeste,
Que sa femme lui cachoit bien :
Voyez, lui disoit-il, quelle grace modeste,
Quel affable et noble maintien !

Oh ! quand nous la voudrons donner en mariage,
Maris nous viendront, je le crois ;
Mais l'enfant est encore et si jeune et si sage !
Prenons du temps pour un bon choix.
Je mourrois de regret, si cette fleur gentille
Etoit pour un indigne époux :
Plutôt que de la mettre en mauvaise famille,
Il la faut garder avec nous.

Ce discours innocent, de la méchante femme
Irrite les soupçons secrets ;
Mais instruit des fureurs qui dévorent son ame,
Son mari romproit ses projets.
Ainsi donc à sa nièce imposant le silence,
Elle affecte un remords trompeur ;
Et toujours dans son sein nourrissant sa vengeance,
Lui montre une fausse douceur.

Par un chasseur ingrat vous avez vu, peut-être,
Un chien à grands coups poursuivi,
D'un pas humble et tremblant revenir vers son maître
Lécher la main qui l'a meurtri.
Que son maître lui fasse une simple caresse,
Confus, il se roule à ses pieds,
Bientôt il se relève, il bondit d'alégresse,
Et tous ses maux sont oubliés.

Combien plus tendre encore Isabelle à sa tante
Prodigue de doux sentimens !
Plus elle eut à souffrir de sa rage outrageante,
Plus sont vifs ses embrassemens.
Dans ses piéges adroits qu'aisément l'imposture
Surprend la crédule candeur !
Las! est-ce avec une ame aussi noble, aussi pure,
Qu'on peut croire quelqu'un trompeur?

Un jour, mandé soudain vers un lointain rivage,
Le bon seigneur part à l'instant ;
Sa femme, libre alors de signaler sa rage,
Cite à ses pieds la belle enfant.
Puis le monstre à grands cris l'osant charger du crime
D'une adultère trahison,
Des scélérats gagés entraînent sa victime
Vers une effroyable prison.

Sous la tour du château s'ouvre une enceinte affreuse
Où jamais n'a percé le jour,

Les flots d'une vapeur infecte et ténébreuse
Inondent cet impur séjour.
Vas-y, lui dit sa tante, éteindre dans les larmes
L'éclat de cet œil suborneur,
Que l'opprobre et la faim m'y vengent de ces charmes,
Instrumens de mon déshonneur.

Elle dit, elle ordonne; et la vierge innocente,
Digne d'habiter dans les cieux,
Au fond d'un noir tombeau se voit plonger vivante
Par des assassins furieux,
On s'éloigne; un vieillard reste seul, il l'écoute,
Répond à ses gémissemens :
Mais quoi! Dieu! tout-à-coup, quels cris percent la voûte
Mêlés d'horribles sifflemens!

Il vole vers la dame; et la noire furie,
Traitant de fable ses discours,
Le repousse; il retourne, au péril de sa vie,
Tenter un généreux secours.
Las! il n'est plus frappé de cette vive plainte,
Exhalée en cris douloureux,
Ce n'est plus maintenant qu'une voix foible, éteinte,
Et bientôt un silence affreux.

Elle est morte, dit-il, cette douce victime!
Et n'écoutant plus sa frayeur,
Il revient vers la dame, il ose de son crime
Lui peindre toute la noirceur.

Epouvantée alors, elle accourt ; on s'empresse,
Le cachot funeste est ouvert ;
On y plonge un flambeau : Vois, féroce tigresse,
Vois quel spectacle t'est offert.

C'est ta nièce : elle expire. Une couleuvre énorme,
Les yeux d'un noir venin gonflés,
Autour de ce beau corps roule son corps difforme,
L'étouffe en des nœuds redoublés.
Dans l'accès des fureurs, dont la soif la tourmente,
Elle lui déchire le flanc,
Et dans son cœur ouvert plongeant sa gueule ardente
S'abreuve à longs traits de son sang.

Ah ! loin d'ici fuyons ! fuyons ! De cette image
Comment supporter la terreur ?
Voyez notre furie, au comble de sa rage,
Elle-même en frémit d'horreur.
Mais quoi ! Dieux ! tout-à-coup le remords et la crainte
Troublant ses esprits effarés,
Elle croit des serpens, qui peuplent cette enceinte,
Sentir ses membres déchirés.

Les voyez-vous, dit-elle, à ses mornes complices,
Comme ils s'acharnent sur mon sein ?
Sauvez-moi, sauvez-moi de ces affreux supplices ;
J'attends la mort de votre main.

La mort! Non, tu vivras, ô femme abominable!
Le ciel te doit ce châtiment.
Vis, et que, s'il se peut, ton délire effroyable
Ne soit que ton moindre tourment!

ROMANCE VI.

LE PRESSENTIMENT.

C'ÉTOIT l'hiver; minuit étoit passé;
Bergers, troupeaux, tout dormoit au village:
Lise rêvoit à son jeune fiancé,
Depuis deux mois absent pour un voyage.

Elle pleuroit. D'un voile blanc convert,
Soudain vers elle un fantôme s'avance.
Debout aux pieds de son lit entr'ouvert,
Il la regarde en un profond silence.

— O mon fiancé, mon Julien, est-ce toi?
— Oui, lui dit-il, oui, Lise, c'est moi-même.
— Viens-tu, Julien, pour me donner ta foi?
— Je viens encor revoir tout ce que j'aime.

Le spectre alors s'éloigne de son lit ;
Et relevant le long voile qu'il traine :
Lise, dit-il, suis-moi. Lise le suit,
Et tous les deux s'avancent dans la plaine.

Un brouillard sombre obscurcissoit les champs ;
La lune pâle étoit dans les nuages :
On n'entendoit que le bruit des torrens,
Et des échos grondant sur leurs rivages.

Lise marchoit surmontant sa frayeur,
Quand tout-à-coup un noir frisson la glace.
—Julien, Julien, arrêtons-nous, j'ai peur.
—Lise, je suis avec toi, suis ma trace.

—Mais où vas-tu? réponds-moi donc, Julien,
Quel vêtement as-tu pris pour la fête?
Le spectre alloit et ne répondoit rien,
Et seulement tournoit par fois la tête.

Ils vont ainsi par des prés, des sillons,
Par des forêts, par de vastes campagnes ;
Ils vont, plongés dans le creux des vallons,
Puis gravissant le penchant des montagnes.

Un large enclos, hérissé de tombeaux,
S'offre à leurs pas. Là, sur un sable inculte,
Des morts couverts de poudre et de lambeaux
Vont se heurtant dans un morne tumulte.

Pâle d'effroi, Lise s'arrête au seuil.
Mais quoi !. des morts perçant la foule immense,
Julien déjà se dérobe à son œil;
Parmi les morts ardente elle s'élance.

Il l'attendoit au bord d'un souterrain.
Par cent détours errants dans les ténèbres,
Dans un vieux temple ils pénètrent enfin,
Guidés de loin par deux lampes funèbres.

— Ah! c'étoit donc pour éprouver mon cœur!
Dieu! que je goûte une douce surprise!
Allons, Julien, viens finir mon bonheur,
Vois-tu l'autel où tu vins fiancer Lise?

Elle disoit. Julien silencieux
S'éloignoit d'elle. — Où vas-tu donc? regarde:
Voici l'autel, méconnois-tu ces lieux?
Viens recevoir le don que je te garde.

Mais vers la nef Julien marche à pas lents.
Dans le milieu de l'enceinte déserte,
Elle le voit, près d'un tas d'ossemens,
L'œil attaché sur une tombe ouverte.

Il y descend, s'y couche, et sur le bord
Il se soulève; et dévoilant sa tête:
Lise, tu vois, ô Lise, je suis mort.
Puis un instant sa voix sourde s'arrête.

Chargé des biens que je venois t'offrir,
Je touchois presque aux bornes du village :
Le sort, disois-je, enfin va nous unir....
La nuit m'égare au fond d'un bois sauvage.

Percé de coups par un lâche assassin,
On m'a donné cette demeure obscure.
Lise, tu sais de quel autre destin
Ces lieux un jour nous offrirent l'augure.

Les bras tendus, à ces mots, Lise en pleurs
Se précipite à genoux sur la bière.
— Lise, fais trêve à ces vaines douleurs,
Tout nœud pour nous est rompu sur la terre.

— Non, non, Julien, Lise est toujours à toi.
Si je te perds, que m'importe de vivre ?
Et pourquoi donc ai-je reçu ta foi ?
Voici ma main, prends-la, je veux te suivre.

— Non, Lise, en paix, coule ici tes beaux jours :
Attends qu'enfin le destin nous rassemble.
Les morts peut-être ont là-bas leurs amours,
Et nous pourrons être à jamais ensemble.

Mais, l'entends-tu la voix qui, de ces lieux,
Aux sombres bords par trois fois me rappelle ?
Lise, reçois mes funèbres adieux,
Lise, aime-moi, Lise, sois-moi fidelle.

La tombe alors se referme à grand bruit.
Lise en sursaut se réveille, s'écrie.
Le jour naissoit. Ce jour même elle apprit
Que son amant avoit perdu la vie.

ROMANCE VII.

LA JALOUSIE.

ALEXIS ET DAPHNÉ.

Sur Alexis, sur sa bergère,
Cyprine répandoit ses plus douces faveurs.
D'une chaîne, à la fois, si forte et si légère,
Jamais l'amour n'avoit uni deux cœurs.
Le plus brillant pavot de l'empire de Flore
Étoit l'image d'Alexis.
On eût peint Daphné comme un lys
Qui va s'épanouir au lever de l'aurore.

Du bonheur de ces deux amans
Des soucis douloureux troubloient pourtant l'ivresse.
Le père d'Alexis, par des maux accablans,
Sentoit la mort attaquer sa vieillesse.

Ah ! des biens dont l'Amour vient flatter nos desirs
Quelque douceur que l'on espère,
En voyant souffrir un bon père,
Quel est le fils ingrat qui songe à ses plaisirs ?

Mais le sort devient plus propice ;
Enfin, le bon vieillard trouve un terme à ses maux.
Mon fils, dit-il, aux dieux je dois un sacrifice ;
Cours dans leur temple immoler six agneaux.
Alexis part. Trois jours d'une marche assidue
Ramenoient ses pas inquiets ;
Et l'on eût dit, à ses regrets,
Qu'il eût fallu des mers traverser l'étendue.

Il part, les yeux baignés de pleurs ;
Son troupeau le devance, et son chien l'accompagne.
Muet, en longs soupirs, exhalant ses douleurs,
A ses côtés il cherche sa compagne.
Hélas ! il ne l'a plus ; et dans son désespoir,
Franchissant des plaines fleuries,
Des bois frais, de vastes prairies,
Ses yeux les parcouroient, mais c'étoit sans les voir.

A tous ces charmes, insensible,
C'est Daphné qu'en tous lieux lui peignoit son amour.
Par-tout il la voyoit sous un berceau paisible,
Offrir au ciel des vœux pour son retour.

Ce tableau, cependant, charmoit peu sa tristesse,
Il marchoit, le pauvre Alexis,
En se plaignant que ses brebis
Ne pussent du chevreuil emprunter la vîtesse.

Il arrive enfin, et le dieu
Voit charger ses autels d'offrandes entassées.
Alexis, de son père ayant rempli le vœu,
Prend de l'Amour les ailes empressées.
Il vole impatient, lorsqu'auprès d'un buisson
En son pied s'enfonce une épine;
A peine il gagne la chaumine
Où vivoit chargé d'ans un pauvre bûcheron.

Le vieillard panse sa blessure;
Oh! ce n'étoit pas là son plus cruel souci.
Dieux! que vous ai-je fait, suis-je impie ou parjure,
S'écrioit-il, pour me punir ainsi?
Mais c'est peu des chagrins dont son ame est saisie,
Cest peu des traits de la douleur;
Il falloit qu'un dieu dans son cœur
Vînt encore, à grands flots, verser la jalousie.

Malheureux, disoit-il tout bas,
Quoi! Daphné, ma Daphné pourroit m'être infidelle:
Et comment ne pas l'être avec autant d'appas?
Qui peut la voir sans soupirer pour elle?
Daphnis, je l'ai bien vu, l'aime depuis long-temps.
Il l'aime; il a su le lui dire;

Il pince si bien de la lyre,
Leurs toits sont séparés par des bois si charmans!

Oui, Daphnis l'aime; elle l'adore :
Mon absence, sans doute, aura comblé leurs vœux.
Peut-être, lorsqu'ici la douleur me dévore,
De doux plaisirs ils s'enivrent tous deux.
Loin de moi, loin de moi ces horribles images!
Mais pourquoi les veux-je bannir?
Perfides, mes maux vont finir,
Et vous les expierez ces indignes outrages!

Chaque instant accroît sa fureur.
Tantôt il voit Daphné marcher d'un pas timide
Vers l'ombrage où Daphnis soupire son ardeur.
Dans son œil noir brille une flamme humide.
De quel air attentif elle écoute ses chants!
Comme son ame en est émue!
Il la voit brûlante, éperdue,
Toujours prête à voler dans ses bras caressans.

Tantôt, sous la feuille nouvelle,
Il la voit s'endormir d'un sommeil inquiet.
Daphnis survient, la voit, Daphnis s'approche d'elle,
Sur ses appas fixe un œil indiscret.
Un baiser est ravi sur sa bouche vermeille,
Mille baisers couvrent sa main,
L'audacieux va sur son sein...
Quoi! s'écrie Alexis, et rien ne la réveille!

Il dit, égaré, furieux,
Et soudain maudissant sa cruelle injustice :
Hé ! pourquoi donc mon cœur n'est-il ingénieux
Qu'à redoubler lui-même son supplice ?
Pardonne, ô ma Daphné ! pardonne à mon amour
Ce doute horrible qui t'offense.
Moi soupçonner ton innocence !
Non, ton cœur est plus pur que l'aube d'un beau jour.

L'aube a six fois blanchi la plaine,
Et son mal vit encor par ses plaintes aigri.
Mais rien ne peut dompter la fougue qui l'entraîne ;
Son hôte en vain l'arrête ; il est parti.
Il retrouve déjà ses forces affoiblies
Dans les noirs transports de son cœur ;
Et faisant taire la douleur,
Il s'éloigne à grands pas, poursuivi des furies.

La nuit tombe et ceint les vallons ;
Mais du flambeau du jour, remplaçant la lumière,
Diane, à la lueur de ses pâles rayons,
Lui montre au loin le toit de sa bergère.
Ah ! désormais, dit-il, fuyez pensers affreux,
C'est là qu'habite ce que j'aime.
Demain, que dis-je ? ce soir même,
Elle va me serrer dans ses bras amoureux.

Il presse sa marche ; il arrive :
Daphné, dans ce moment, sortoit de son verger.

C'est elle ; oui, la voilà ; c'est sa grace naïve,
C'est son corps souple, oh ! c'est son pied léger.
Mais, où va-t-elle ainsi ? quelle est son imprudence ?
S'exposer de nuit dans les champs,
Dans ses transports impatiens,
Au-devant de mes pas peut-être elle s'avance.

Il dit à peine, et du jardin
Un jeune homme empressé suit Daphné dans la plaine.
Daphné le voit, s'arrête, et lui prenant la main,
Languissamment la retient dans la sienne.
Il lui donne un panier qu'elle prend sous son bras,
Puis, sur le berger qui la presse,
Elle se penche avec mollesse,
Et dans les champs, tous deux, ils marchent à grands pas.

Alexis, dévoré de rage,
D'un tremblement d'horreur, frémit dans tout son corps.
Il n'étoit donc pas vain ce funeste présage,
Moi qui n'osois en croire mes transports !
Qui que tu sois, ô Dieu ! dont la bonté cruelle
M'a fait pressentir mon malheur,
Laisse-moi mourir de douleur,
Mais punis à mes yeux leur flamme criminelle.

Cependant, les bras enlacés,
Le berger et Daphné traversent la contrée ;
Au temple de Vénus leurs pas sont adressés.
Un bois de myrte en décoroit l'entrée.

Phébé de ses rayons semble vers ce bosquet
Les guider avec complaisance,
Et leur muette intelligence
Annonce un couple uni d'un nœud tendre et secret.

Ils vont entrer dans ce bocage,
S'écrioit en lui-même Alexis furieux.
Elle y va, la perfide, et c'est sous cet ombrage
Que mille fois mon cœur reçut ses vœux.
Un feuillage importun les dérobe à ma vue.
A l'abri de ce haut buisson,
Ils vont s'asseoir sur le gazon;
Dieux! ne voilà-t-il point leur marche suspendue?

Mais non, ils vont, je les revois;
Je vois briller encor sa robe blanchissante.
Que vont-ils donc chercher dans l'épaisseur du bois?
La lune éteint sa clarté pâlissante.
Sans doute ils attendoient ces profondes horreurs,
Pour voiler leurs lâches caresses.
Ah! de tes flammes vengeresses,
Viens, Mégère, éclairer leurs perfides ardeurs.

Mais quoi! la douce tourterelle
Vient d'un accent plaintif roucouler autour d'eux.
J'entends de tous côtés la tendre Philomèle
Remplir les airs de ses chants amoureux.
Ils marchent cependant, ils vont hors du bocage,
Du temple ils montent les degrés.

Voyons si dans ces lieux sacrés
Ils oseroient porter leur sacrilège hommage.

Il les suit, et vers les autels
Il voit seule, en tremblant, s'avancer la bergère.
Vénus semble y sourire aux regards des mortels,
Et d'un œil tendre accueillir leur prière.
Prosternée à ses pieds, qu'elle orne de rubans,
Et d'une guirlande odorante,
Daphné, plaintive, languissante,
Laisse avec un soupir échapper ces accens.

« Déesse des amours fidelles,
Rends-moi mon Alexis que tu m'avois donné.
Prendrois-tu donc plaisir à mes peines cruelles ?
Tu nous promis un sort si fortuné !
Si les dons des amans ont pour toi quelques charmes,
Reçois, ô déesse des cœurs,
Reçois le tribut de ces fleurs,
Dont le sein est encore humide de mes larmes. »

« Voilà, tu le sais, aujourd'hui,
Voilà six jours entiers que dure son absence,
Et tous les soirs pourtant, mon cœur ici pour lui
Vient réclamer ta douce bienfaisance.
N'est-ce donc pas assez éprouver nos amours ?
Ah ! qu'il arrive, qu'il paroisse !
Aux vifs transports de ma tendresse,
Tu connoîtras bientôt si je l'aime toujours. »

Alexis entend ce langage ;
Quel torrent de plaisir se répand dans son cœur !
Phébé, de son rival éclairant le visage,
De ses soupçons avoit détruit l'erreur.
Dans l'ombre de la nuit, la timide bergère,
N'osant seule aller par les champs,
Pour rassurer ses pas tremblans,
Avoit pris avec elle Hylas, son jeune frère.

ROMANCE VIII (1).

L'INCONSTANCE D'UN ÉPOUX.

Eh quoi ! Lysis, pour ma douleur,
N'étoit-ce pas assez du tourment de l'absence ?
Se peut-il que ton inconstance ?
Vienne, d'un nouveau trait, percer encor mon cœur?
Cruel Lysis, de ta mémoire
Une autre auroit pu me bannir !
Non, cher époux, non, je ne puis le croire :
Ah ! si je le croyois, tu m'en verrois mourir.

(1) Cette romance est extraite de l'Almanach des Muses 1782.

Lorsque tes regards, dans mes yeux,
Aimoient tant à chercher une amoureuse flamme ?
Qui m'eût dit alors que ta femme
Devoit te voir un jour insensible à ses feux ?
Qui m'eût dit que de ta mémoire
Une autre auroit pu me bannir ?
Non, cher époux, non, je ne puis le croire :
Ah ! si je le croyois, tu m'en verrois mourir.

N'est-ce pas moi qui de l'Amour,
La première, à ton cœur, fit connoître les charmes,
Ses vifs transports, ses douces larmes,
Ses biens, toujours nouveaux et goûtés chaque jour ?
O dieux ! comment de sa mémoire
Bannir un si cher souvenir ?
Non, cher époux, non, je ne puis le croire :
Ah ! si je le croyois, tu m'en verrois mourir.

Tes enfans, touchés de mes pleurs,
N'osent, sur mes genoux, me parler de leur père.
Plus ils cherchent à me distraire,
Plus leurs soins caressans aigrissent mes douleurs.
Pauvres enfans, de sa mémoire,
Un père a-t-il pu vous bannir ?
Non, cher époux, non, je ne puis le croire :
Ah ! si je le croyois, tu m'en verrois mourir.

Reviens ; si, par quelque foiblesse,
Ton cœur, pour un moment, put oublier sa foi,

C'est par l'excès de ma tendresse,
Que le mien, plein d'amour, veut se venger de toi.
Il ne reste dans ma mémoire
Que ton aimable souvenir.
Oui, cher époux, reviens, tu peux m'en croire :
Ah! si je t'ai perdu, je n'ai plus qu'à mourir.

ROMANCE IX (1).

LES AMOURETTES.

Vivent les fillettes,
Mais pour un seul jour!
J'ai des amourettes,
Et n'ai point d'amour.

Hier, pour Céphise,
Je quittai Doris :
Aujourd'hui c'est Lise,
A demain Cloris.

---

(1) Cette romance est extraite de l'Almanach des Muses 1782.

Vivent les fillettes, etc.

J'aime fort ma belle,
Lorsqu'il m'en souvient;
Je lui suis fidelle,
Quand son tour revient.

Vivent les fillettes, etc.

On entre au bocage,
Le plaisir vous suit;
On rentre au village...
Eh bien, tout est dit.

Vivent les fillettes,
Mais pour un seul jour!
J'ai des amourettes,
Et n'ai point d'amour.

FIN DES ROMANCES.

PRÉFACE.

LORSQUE l'ingénieux auteur du traité sur le Mélodrame proposa d'entreprendre la réforme de notre opéra, par l'exécution de la scène lyrique de J. J. Rousseau, tous les gens de goût, persuadés, comme lui, que le succès de cette pièce seroit l'époque d'une grande révolution, parurent desirer qu'appelé, pour la seconde fois, au temple de l'Harmonie, Pygmalion y prêtât encore la pompe mélodieuse des vers à l'expression brûlante de son amour. C'est d'apres une opinion si judicieuse, que je me suis engagé dans cette entreprise. Heureux, si mon attention scrupuleuse à employer, le plus qu'il m'a été possible, les expressions du génie de l'immortel Génevois, peut me faire pardonner ma témérité !

PYGMALION,

PYGMALION,

SCÈNE LYRIQUE DE J. J. ROUSSEAU,

Mise en vers par BERQUIN en 1775.

PYGMALION.

(*Assis et accoudé, il rêve dans l'attitude d'un homme inquiet et triste; puis, se levant tout-à-coup, il prend sur sa table les outils de son art, va donner, par intervalles, quelques coups de ciseau sur quelqu'une de ses ébauches, se recule, et regarde d'un œil mécontent et découragé.*)

JE ne vois sur ces traits ni sentiment ni vie.
Ce n'est que de la pierre. O mon premier génie !
O mon talent ! qu'êtes-vous devenus ?
Tout mon feu s'est éteint; ma verve s'est glacée :
Sous mes doigts créateurs le marbre ne vit plus.

L

Pygmalion ! ta gloire est éclipsée.
Allez, instrumens odieux !
Ne déshonorez plus la main qui fit des dieux.

(Il jette avec dédain son maillet et son ciseau, et se promène quelque temps à grands pas, d'un air rêveur, et les bras croisés.)

Mais quelle est donc en moi cette métamorphose,
Dont mon esprit confus craint d'entrevoir la cause ?
Ces pompeux monumens, ces chef-d'œuvres des arts,
Qui, dans vos mains, ô Tyr, ô ma patrie !
Appellent l'œil de toutes parts,
Ne fixent plus sur eux mes avides regards ?
Tout plaisir est perdu pour mon ame flétrie ;
L'entretien du poëte est pour moi sans attraits ;
Je vois avec froideur les palmes de la gloire :
Tout, jusqu'à l'amitié, tout meurt dans ma mémoire ;
Ou n'y vient réveiller que d'impuissans regrets.
Et vous, jeunes beautés, le charme de ma vie,
Vous qui m'embrasiez tour-à-tour
Des douces flammes de l'amour
Et du noble feu du génie,
Trésors de la nature, ô modèles charmans
Qu'imitoit ma main enchantée !
Depuis que cette main a créé Galathée,
Vous m'êtes tous indifférens.

(Il s'assied pendant quelques instans, et contemple tout autour de lui.)

Enchaîné dans ce lieu par un charme invincible,
Qu'y fais-je? A disposer quelque marbre grossier,
A tenter, sans idée, une ébauche pénible,
Je passe le jour tout entier.
Errant de marbre en marbre, incertain et timide,
Mon ciseau méconnoît son guide;
Et ces bustes muets, ces groupes mal formés,
Ne sentent plus la main rapide.
Qui d'un trait les eût animés.

(Il se lève impétueusement.)

C'en est fait, c'en est fait, j'ai perdu mon génie!
Si jeune, hélas! survivre à mon talent!
Mais quel est ce transport brûlant
Dont mon ame est encor saisie?
Eh quoi! dans les langueurs d'un génie épuisé,
Sent-on des passions cette ivresse orageuse,
Cette inquiétude fougueuse,
Tous ces feux dévorans dont je suis embrasé?
Je craignois que l'aspect d'un si parfait ouvrage,
Dans mes travaux hardis ne glaçât mon courage.
Sous la triste épaisseur d'un voile injurieux,
Ma main ensevelit le titre de sa gloire.
Cet objet ravissant ne poursuit plus mes yeux,
Mais il assiége ma mémoire.

Plus triste et non pas moins distrait,
Vers lui mon ame est sans cesse emportée;
Que tu dois m'être cher, incomparable objet,
O ma divine Galathée!
Lorsqu'atteignant ma dernière saison,
Mes esprits, sans vigueur, ne pourront rien produire,
En te montrant, du moins je pourrai dire:
Voilà ce que j'ai fait, voilà Pygmalion!
Oui, sous les coups du sort impitoyable,
Quand je verrai mon génie accablé,
Quand j'aurai tout perdu, reste-moi, nymphe aimable:
Oui, tu me resteras, et je suis consolé.

(Il s'approche du pavillon, et le regarde en soupirant.)

Mais pourquoi la cacher? homme aveugle et barbare;
Réduit à vivre oisif, de cet objet charmant,
Pourquoi souffrir qu'un voile me sépare?
C'est trop me dérober un plaisir innocent.
Rien ne peut embellir son port, ni sa figure;
Mais peut-être au tissu qui forme sa parure,
J'ajouterai encore un ornement nouveau.
Oui, les graces de l'art, celles de la nature,
Tout doit se réunir dans un être si beau.
Peut-être il me rendra mon ame aliénée....
Un nouvel examen saura mieux m'éclairer....
Que dis-je, l'ai-je examinée?
Ah! je n'ai fait que l'admirer.

(Il prend le voile, et le laisse tomber, effrayé.)

En touchant ce rideau, je ne sais, téméraire,
Quelle terreur saisit mon esprit agité :
D'un temple où siége en paix une divinité,
Je crois ouvrir le sanctuaire.
C'est ton ouvrage, un marbre... Eh ! qu'importe... aux humains?
On donne bien des dieux de la même matière,
Et qui n'ont pas été formés par d'autres mains.

(Il lève le voile en tremblant, et se prosterne. On voit la statue de Galathée posée sur un piédestal fort petit, mais exhaussé par un gradin de marbre formé de marches demi-circulaires.)

Non, ce n'est plus qu'à vous que mon culte s'adresse.
Il faut que mon erreur s'expie à vos genoux :
J'ai cru vous faire nymphe, et vous ai fait déesse.
Vénus, oui, Vénus même est moins belle que vous...
Insatiable orgueil voilé sous cet hommage !
Je ne puis me lasser d'admirer mon ouvrage.
D'un fol amour-propre enivré,
C'est en lui moi seul que j'adore....
Mais ces dieux si puissans, qu'ont-ils donc fait encore
De plus digne d'être adoré?

Quoi ! tant d'appas divins sous mes doigts ont pu naître?
Mes doigts les auroient caressés....
Ma bouche auroit... Que vois-je?... Un défaut... Oui ; peut-être !
Les charmes qu'aux desirs ce voile ose promettre,
Devroient être mieux annoncés.

(Il prend son maillet et son ciseau ; puis, s'avançant lentement, il monte, en hésitant, les gradins de la statue qu'il n'ose toucher ; enfin, le ciseau déjà levé, il s'arrête.)

Quel trouble ! quel frisson ! ma main erre tremblante.
Je vais tout déformer. Cruel ! moi son bourreau !

(Il s'encourage ; et enfin, présentant son ciseau, il en donne un coup, saisi d'effroi, et le laisse tomber en poussant un grand cri.)

Dieux ! je sens la chair palpitante !
Elle repousse le ciseau.

(Il descend tremblant et confus.)

Vaines terreurs de mon ame égarée !
Je n'ose, je ne puis, tout me vient arrêter.

Ah ! sans doute, les dieux veulent m'épouvanter :
A leur suprême rang ils l'auront consacrée.

(Il la considère de nouveau.)

Que voudrois-je y changer ? De quel nouvel attrait
Peut-elle encore être pourvue ?
Ah ! ton seul défaut, cher objet,
C'est le céleste éclat dont tu frappes ma vue :
Avec moins de beautés, rien ne te manqueroit.

(Tendrement.)

Mais il te manque une ame. Hélas ! hélas ! sans elle,
Tous ces charmes si doux sont perdus pour l'amour.

(Avec plus d'attendrissement encore.)

Dieux immortels ! qu'elle doit être belle,
L'ame digne d'un tel séjour !

(Il s'arrête long-temps ; puis, retournant s'asseoir, il dit d'une voix lente, entrecoupée et changée.)

Malheureux ! où m'emporte un aveugle délire ?
Qu'osai-je desirer ?... Que sens-je ?... Quelle horreur ?
Ciel ! de l'illusion le voile se déchire,
Et je n'ose voir dans mon cœur ;
J'aurois trop à frémir du transport qui m'inspire.

(Il garde un moment le silence, plongé dans un profond accablement.)

Voilà le noble amour dont je suis enflammé !
C'est donc un être inanimé
Pour qui je veux ici traîner ma vie entière !
Un bloc d'une froide matière,
Et que ce fer seul a formé !
Insensé, rentre dans toi-même;
Vois ton erreur, gémis sur ton égarement.
Mais non....

(Impétueusement.)

Non, ce n'est point un fol aveuglement.
Qu'ai-je à me reprocher? Est-ce un marbre que j'aime?
Ah! ce n'est que toi seul, objet digne des cieux,
Dont il m'offre la douce image.
Quel que soit le sejour qui te cache à mes yeux:
De quelque main que tes traits soient l'ouvrage,
De mon cœur éperdu toï seul as tous les vœux.
Et pourquoi donc rougir, quand toute ma folie
Est de connoître la beauté,
Tout mon crime d'aimer son image accomplie?
Que l'on m'arrache aussi la vie,
Si l'on veut me ravir ma sensibilité !

(Moins vivement, mais toujours avec passion.)

Quels traits d'une rapide et pénétrante flamme
Semblent de cet objet s'élancer sur mes sens,

Et traîner avec eux mon ame. . . .
Hélas! je me consume en efforts impuissans.
Ivre de ses appas, je crois, dans mon délire,
M'arracher de moi-même et l'embraser des feux
Que mon cœur forcené respire.
Ciel! si de tout mon sang.. Que dis-je? Non, grands dieux!
Gardez-vous d'exaucer ma prière cruelle.
Qui! moi mourir pour vivre en elle!
Ne la plus voir! Ah! malheureux!
Ne pas être celui qui l'aime!
Non, que d'un feu plus pur son sein soit animé,
Et que je sois toujours moi-même,
Pour la voir, pour l'aimer, et pour en être aimé.

(*Avec transport.*)

Amour, rage, impuissance, effroyable détresse!
Je porte en moi tous les enfers.
Maîtres puissans de l'univers,
Qui de nos passions avez connu l'ivresse,
Vos bienfaits si souvent préviennent les mortels;
Vous voyez cet objet, vous savez ma tendresse;
Soyez dignes de vos autels.

(*Et tout de suite, avec un enthousiasme plus vif et plus pathétique.*)

Et toi qui par l'amour signales ta puissance,
Reine des élémens et déesse des cœurs,
Toi qui de la nature épanchant l'urne immense,

Inondes l'univers de germes créateurs,
Où donc est ce pouvoir que les dieux même adorent?
Inféconde chaleur du plus bouillant transport!
Toutes tes flammes me dévorent,
Et ce marbre est glacé par le froid de la mort.

(*Tendrement.*)

Qui pourtant fut jamais plus digne de la vie?
C'est toi qui, par ma main, as formé ces attraits;
Prends mon sang et le vivifie;
Prends-le tout, qu'elle vive, et je meurs sans regrets.
Toi qui t'énorgueillis du noble et tendre hommage
Que nous aimons à te devoir,
Qui ne sent rien, insulte à ton pouvoir.
Achève, achève ton ouvrage,
Bienfaisante divinité;
Voudrois-tu que ces traits fussent la froide image
D'une fantastique beauté?

(*Il s'arrête quelques momens pour respirer, et revient à lui par degrés, avec un mouvement d'assurance et de joie.*)

Dieux! quel rayon soudain par sa douce lumière
Vient ranimer mes sens flétris?
Une fièvre mortelle embrasoit mes esprits;
D'un consolant espoir le calme les tempère;
Je crois renaître, je revis.
Ainsi le sentiment de notre dépendance

Sert quelquefois à charmer nos douleurs.
Des mortels accablés, quels que soient les malheurs,
Sitôt qu'ils ont des dieux invoqué la puissance,
Un baume adoucissant coule au fond de leurs cœurs.
Qu'espérer toutefois d'un vœu si téméraire ?
Hélas ! en l'état où je suis,
On invoque tout à grands cris,
Et rien n'entend notre prière.
Dans la douleur de mon égarement,
Je n'ose interroger mon ame confondue.
Sur cet objet fatal quand je porte la vue,
Le trouble, la frayeur, un soudain tremblement....

(*Ironie amère.*)

Eh ! malheureux ! deviens intrépide un moment....
Ose fixer une statue.

(*Il la voit s'animer ; il se détourne saisi d'effroi et le cœur serré de douleur.*)

Qu'ai-je vu ?.. Dieux !.. comblez-vous mon espoir ?
Ses yeux brillent..ses chairs..son sein..Cruel prestige !
Ce n'étoit pas assez d'espérer un prodige,
Il falloit encore le voir.

(*Excès d'accablement.*)

Dans quel affreux ennui vais-je traîner ma vie ?
Sort déplorable ! ma raison

M'abandonne avec mon génie.
Console-toi, Pygmalion;
Sa perte couvrira ta honte et ta misère.
Il n'est que trop heureux pour l'amant d'une pierre
De se nourrir d'illusion.

(Il se retourne, et voit la statue se mouvoir et descendre les gradins. Il se jette à genoux, lève les mains et les yeux au ciel.)

Dieux immortels!... Vénus!... O Galathée!

GALATHÉE, *en se touchant.*

Moi.

PYGMALION, *transporté.*

Moi.

GALATHÉE, *se touchant encore.*

C'est moi.

PYGMALION.

[illegible] Prestiges ravissans,
Qui maintenant trompez mon oreille enchantée,
N'abandonnez jamais mes sens.

GALATHÉE, *faisant quelques pas, et touchant un marbre.*

Ce n'est plus moi.

PYGMALION.

Qu'entends-je?

(Dans des agitations, dans des transports qu'il a peine à contenir, il suit tous ses mouvemens, l'écoute, l'observe avec une vive attention, qui lui permet à peine de respirer.)

Galathée s'avance vers lui et le fixe : il se lève précipitamment, lui tend les bras et la regarde avec extase. Elle pose une main sur lui, il tressaillit, prend cette main dans les siennes, ensuite la porte à son cœur, puis la couvre d'ardens baisers.

GALATHÉE, *avec un soupir.*

Encore moi.

PYGMALION.

Oui, cher et bel objet que mes feux ont fait naître,
Oui, c'est toi, c'est toi seul, je t'ai donné mon être,
Je ne vivrai plus que pour toi.

FIN.

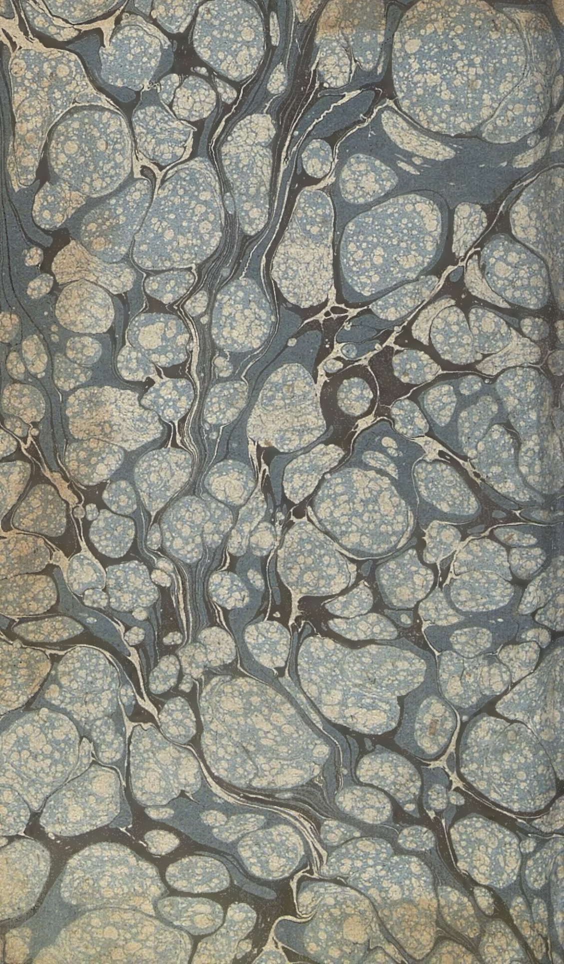
TABLE

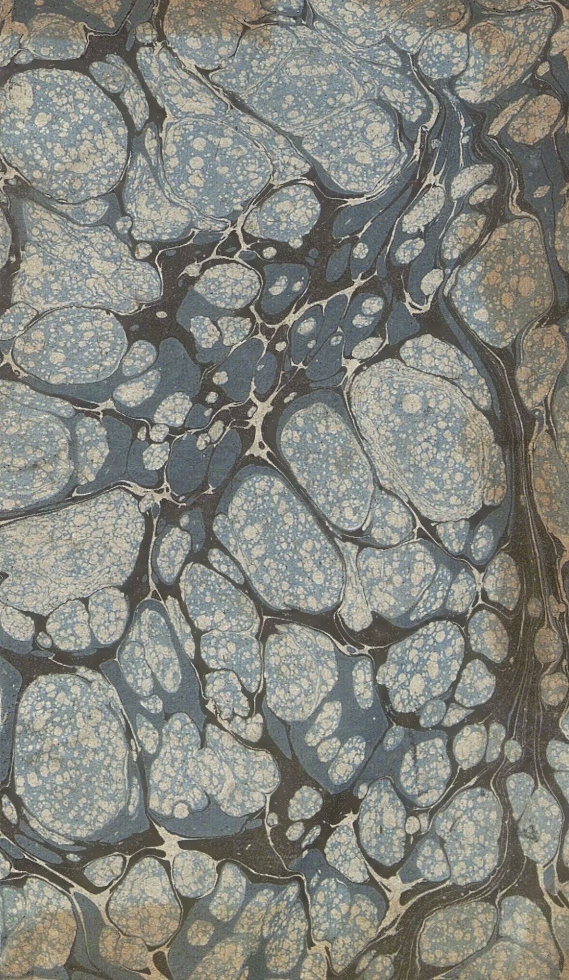
Des pièces contenues dans ce volume.

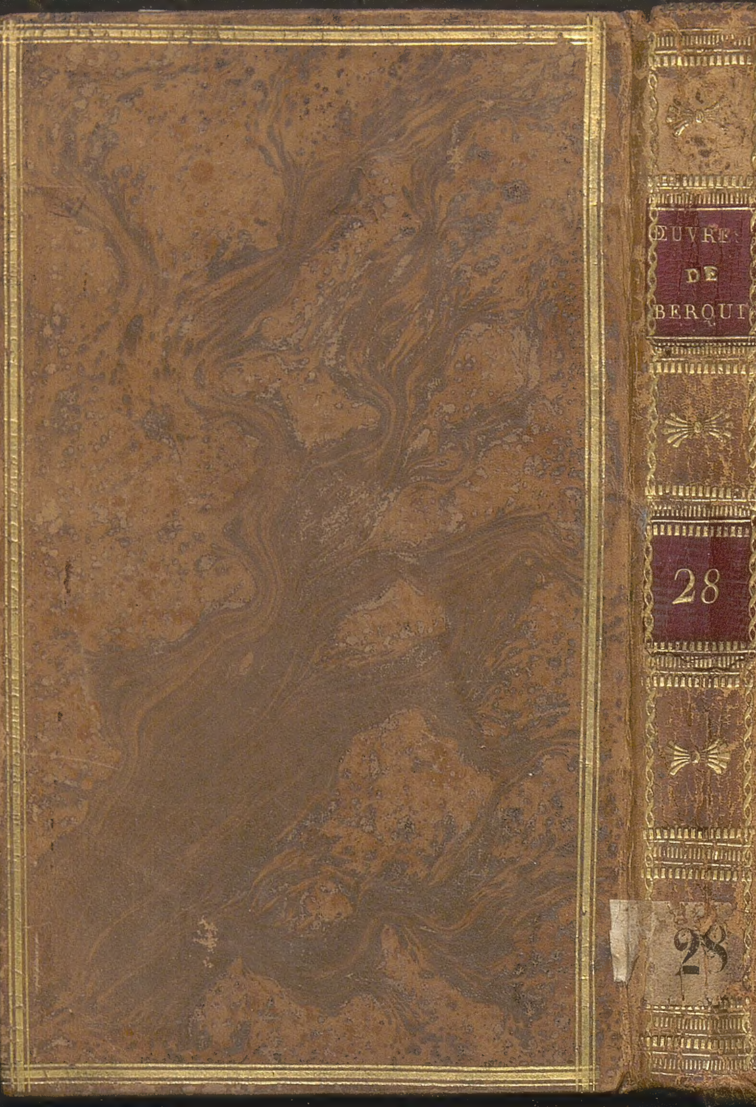
IDYLLES.

ROMANCES.

FIN DE LA TABLE.






ŒUVRES
DE
BERQUI
28
28

colorchecker CLASSIC

mm

calibrite